



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 147

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)

Vendredi 19 avril 2024 ; 11:51:52
Pression time

442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<https://la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

Pierre "PERCHÉ"

Frank FREJNIK

Joey SKIDMORE

Mr BEAT-MAN

VINCENT (Mass Prod)

Sissi KESSAÏ

DIRTY FRENCH KISS

Les MARTEAUX PIKETTES

Grégoire GARRIGUES

RIP :

CLAUDINE

Alexeï NAVALNY

Wayne KRAMER

Marc TOBALY

John SINCLAIR

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

ARTIFICIAL HEAVEN : Digital dreams (CD, My Kingdom Music)

Pour artificiels que puissent être certains paradis, pour digitaux que puissent être certains rêves, rien n'empêche de s'ancrer fermement dans la réalité, rien ne s'oppose à regarder aussi vers le passé. C'est la double osmose tentée par le groupe italien Artificial Heaven avec son premier album, "Digital dreams", qui concilie habilement des concepts qui pourraient paraître, de prime abord, comme antagonistes. Artificial Heaven s'est formé à Rome en octobre 2021, sur les cendres encore fumantes, non pas d'un Vésuve trop éloigné pour pouvoir atomiser la ville éternelle, mais d'une poignée de groupes d'obédience plutôt doom-stoner. Ce qui prouve déjà que les lascars ont de la bouteille de chianti dans la musette. De quoi leur faire redécouvrir quelques autres influences majeures de leur insouciant jeunesse, comme le rock gothique ou le post-punk, hardiment millésimés 80's ou 90's. Artificial Heaven pourrait être fils putatifs de the Cult ou Killing Joke qu'on n'y trouverait rien à redire. Le groupe privilégie les atmosphères sombres et couvertes, la voix du chanteur Fabio Oliva, profonde comme la fosse des Mariannes, taciturne comme un tueur à gages en pleine concentration, survole, telle un rapace en chasse, des harmonies empreintes d'une grandeur épique et d'une beauté sauvage. Un chant impitoyablement expressif qu'on a pu entendre, récemment et en France, chez Patron ou Maine In Havana. Sur trois titres, la triplète guitare-basse-batterie se voit même rejointe par des claviers au charisme ténébreux, ceux de Francesco Sosto, membre de leurs cousins the Foreshadowing, groupe lui aussi tombé dans la marmite gothique, mais en plus métallique. Inutile de préciser que tout cela sent ses quelques kilos de fonte pure carbone. Sans ces claviers, Artificial Heaven se fend parfois de morceaux relativement cinglants, pour du gothique s'entend, comme "Dark room", puissant comme une charge de cataphractaires, ou "Digital dreams", virevoltant comme un raid de hussards. En ce sens, qu'Artificial Heaven reprenne "Russian roulette" des Lords Of The New Church pour clore cet album procède d'une certaine évidence, le groupe emmené par Stiv Bators et Brian James, en son temps, grenouillant dans les mêmes eaux saumâtres d'un punk gothique tout en mélodies lascives et aguicheuses, de quoi réhabiliter un groupe trop mésestimé. Sur ce disque, la seule virgule un tant soit peu surréaliste reste le court instrumental "Ennio" et ses accents western manifestes si l'on se penche sur cet explicite prénom. Un morceau écrit, et apparemment interprété seul, sans aucun autre membre d'Artificial Heaven, par Riccardo Studer, clavier du groupe black métal symphonique, tout aussi romain que les autres, Stormlord. De l'art de taper l'incruste en mode exclusif. Bizarre mais bon, chacun invite bien qui il veut chez lui non ? Cet album d'Artificial Heaven n'en reste pas moins un bon point de départ musical pour une année 2024 qui, par ailleurs, ne risque guère de redresser une situation générale pour le moins troublée. Ce disque pourra nous en faire oublier, fut-ce temporairement, les moments les plus difficiles. Ce qui n'est pas le moindre de ses mérites.

IGNIS ABSCONDITUS : Golden horses of a dying future (CD, My Kingdom Music - <https://linktr.ee/mykingdommusic>)

Le projet Ignis Absconditus a démarré en 2018 en duo, le chanteur Noctuarium et le batteur Henry Der Wanderer, ce dernier, multi-instrumentiste, s'occupant également des guitares et des synthétiseurs. Cette formule a fait paraître un mini album et un vrai premier long play avant de virer quatuor avec l'arrivée d'un guitariste et d'un bassiste, adoptant le format classique d'un groupe de rock tel qu'on l'entend habituellement. C'est donc cette formation qui fait paraître ce nouvel album, leur premier sur My Kingdom Music, groupe et label étant italiens. Ce qui n'est certainement pas étranger au choix d'une locution latine comme nom, Ignis Absconditus pouvant se traduire par "Feu caché", le feu qui couve sous la glace très certainement, tant la musique fait preuve d'une hargneuse monstruosité, aussi bien dans le fond que dans la forme, un fond plutôt métal, au sens très large du terme, pour un traitement qui ratisse large, passant d'un post-métal à une noirceur théâtralisée, d'un gothique amphigourique à une new wave expérimentale, d'un doom nerveux à un punk hypnotique. En fait, d'un morceau à l'autre, les atmosphères se transforment, se déforment, s'embrument, s'altèrent, explorant toujours plus profondément l'inconscient, le subconscient et le surmoi d'une humanité plus si humaine que ça. Comme un vampire originel qui, du fond de son garni carpatien, pour rendre son éternité plus intéressante, moins ennuyeuse, s'amuserait à nos dépens avec ses pouvoirs télépathiques, pouvoirs ayant atteint des niveaux inenvisageables pour le commun des mortels. Largement de quoi instiller une bonne dose de morbidité et de folie dans des cerveaux déjà largement attaqués par toutes les saloperies chimiques qui sont en train de phagocyter le peu d'oxygène qui nous

reste pour survivre. Ainsi la voix de Noctuarium se pare-t-elle d'accents crépusculaires, d'intonations sardoniques, d'une emphase aussi insidieuse que la Voix d'une Sœur Bene Gesserit. D'ailleurs, moi-même, je sens bien que j'écris cette chronique sous influence, et ce n'est pas celle de la caféine, croyez-moi. Si le feu d'Ignis Absconditus est caché, il n'en reste pas moins actif, selon plusieurs niveaux de lecture. La musique du groupe est clairement manipulatrice et aliénante, empathique aussi, d'une certaine manière, décadente certainement, noire, très noire. Son expressivité culmine dans le bien nommé "Chasm of deceit", le dernier morceau de l'album, le plus long aussi, avec son double chant mixte incantatoire, quelque part entre Kas Product plus métal et Siouxsie and the Banshees plus cold.

ZERO GAIN : Empires have no borders they have fronts (CD, Bad Health/Tranzophobia/La Tête Dans Le Guidon/Senseless Acts Of Anger/Twenty Something)

On ne peut pas dire que les Stéphanois de Zero Gain saturent nos platines tant leurs disques sont étalés dans le temps. Ainsi "Empires have no borders they have fronts", paru début 2023, arrive-t-il cinq ans après leur effort précédent, "Going nowhere", un EP qui plus est. Pour autant, Zero Gain c'est un peu comme un gîte de montagne, on n'y couche peut-être pas toutes les nuits, mais on est bien content d'en trouver la sécurité quand le besoin s'en fait sentir. C'est que les argousins, tous alignant des CV dignes d'intérimaires activement recherchés pour leurs compétences, font toujours ce qu'ils savent faire de mieux, un punk-rock énergique et roboratif qui tient au corps grâce à une recette largement éprouvée, du genre qu'aurait pu élaborer leurs grands-pères si le punk-rock avait existé à l'époque, mais le principe est le même. Avec Zero Gain, ne vous attendez pas spécialement à faire dans le périple aventureux, ça n'est pas trop le genre de la maison, au contraire, Zero Gain seraient même plutôt du genre à se replonger dans les bonnes vieilles recettes d'une cuisine éprouvée par des décennies d'expérience, patiemment élaborée par des générations de marmitons toujours à la recherche d'une sorte de pierre philosophale punk. Non pas que Zero Gain l'ait forcément trouvée d'ailleurs, si tant est que ça ait jamais été leur credo. Les Stéphanois se sentent bien à parcourir des chemins suffisamment jalonnés pour ne pas se perdre, même en ayant laissé sa boussole chez soi. Ivresse de la chair sous le vent des crêtes. Une fois ceci exposé, restent donc onze titres au cordeau d'un punk-rock se bagueaudant entre 80's trop sous-estimés et 90's peut-être parfois un peu trop surfaites, selon les goûts de chacun. D'autant qu'ils savent en extraire toute la substantifique moelle au point d'en rendre un jus fort goûtu pour qui apprécie ce frichti à la bonne franquette. Zero Gain sont comme ces vieux potes chez qui on peut toujours passer à l'improviste en étant assuré de trouver quelque chose dans son assiette. En fait, le truc le plus moderne chez Zero Gain serait l'inspiration textuelle. Encore que, dénonçant des situations qui, elles aussi, perdurent depuis des années, pour ne pas dire des siècles, peut-on encore parler d'actualité ? Rien que le titre de l'album, "les empires n'ont pas de frontières, ils n'ont que des lignes de front" dans la langue de Napoléon, qui s'y connaissait en empires et en lignes de front, hélas, on se retrouve au cœur d'un événementiel qui, de l'Ukraine à Gaza, du Guyana à la Corée, du Yémen à l'Arménie, ne diffère guère de ce que l'humanité connaît depuis 6 000 ans, date probable du premier conflit agressif attesté archéologiquement, quelque part à la frontière actuelle de la Turquie et de l'Irak, tiens, ça non plus ça n'a pas changé. Zero Gain, comme nous-mêmes, ne peuvent qu'en dresser le constat accablant, à leur manière.

IMMATURES : Demain tout ira bien (CD, Guerilla Asso/Le Collectif Du Bruit/Diskrete Music/Sounds Like Cats/PCT Musique)

Rarement un groupe aura aussi peu fait coïncider son nom avec son état d'esprit, car immatures, les trois gonzes ne le sont guère. D'abord parce que le groupe picard n'en est pas à son coup d'essai avec "Demain tout ira bien", leur troisième album, ensuite parce que le trio attaque sa huitième année d'existence, autant dire qu'ils ont un peu dépassé la période d'opposition tout comme le stade complexe d'Œdipe, ce qui n'est pas toujours une mince affaire. Ajoutez à cela une certaine inclination à écrire des textes où l'émotion le dispute à la profondeur, entre morosité et un certain pessimisme, vous comprendrez vite que l'immaturité n'est pas vraiment leur forme première. Des textes en français magnifiés par la voix de Tom, également guitariste, une voix de baryton qui oscille entre spleen et épanchement doux-amer. Musicalement, Immatures donne dans un rock énergique mais pas trop, intense mais pas que, vivace mais pas brutal. Certes, il y a bien d'évidentes influences

punk chez Immatures, mais traitées de manière introspective, sans grandiloquence ni flamboyance débridée, qui n'éclipsent pas leur affirmation power-rock. Quelque part, Immatures me font penser à Stygmate avec cette priorité donnée aux textes pour le fond de tarte, mais sans le côté chanson punk du groupe parisien pour ce qui est de la garniture. Il y a aussi un peu du PKRK actuel chez eux. Du punk, Immatures ont surtout conservé une spontanéité musicale et une forme directe et ramassée avec des titres qui tournent en moyenne autour des trois minutes quasi réglementaires du concept rock essentiel. Une compacité du propos qui n'allait pas forcément de soi quand on sait que, en trois albums, Immatures ont connu trois formations différentes, une instabilité de façade qui serait d'ailleurs le truc le plus immature qu'on pourrait trouver chez eux, encore que ce serait surtout pour tenter, autant que possible, de faire s'harmoniser le groupe, en tant qu'entité, et son patronyme, en tant que raison sociale. Plutôt ténu comme raisonnement, j'en conviens.

FORMATS COURTS

POOLSHARK : Munch (CDEP autoproduit)

Comme on dit, la valeur n'attend pas le nombre des années, ce qui sied fort bien à Poolshark, groupe savoyard d'à peine deux ans d'existence qui sort son premier EP. Quatre titres d'un punk-rock plutôt skate, moelleux, fluide, qui débouline une énergie plus que sympathique non sans se souvenir de ce que faisaient certains groupes américains d'un temps qu'ils n'ont pas dû beaucoup connaître si j'en juge par les quelques photos qui traînent sur le Net. C'est que les gaillards n'affichent guère plus de vingt ans dans des ratiches qui sont probablement encore au complet dans leur avaloir. En même temps, ne les ayant jamais vu chanter, je ne peux que conjecturer. Nonobstant ce léger pari sur l'avenir, Poolshark sait faire vibrer ses guitares et étaler une science mélodique assez cordiale. On avait déjà pu s'en rendre compte avec une paire de singles digitaux annonciateurs de ce premier vrai disque, ainsi qu'avec une reprise de "No cigar" de Millencolin (circa 2000) qui a l'avantage de clairement servir de marqueur génétique et stratigraphique pour ceux qui auraient des doutes quant aux inclinations musicales de Poolshark. Ils auraient d'ailleurs aussi bien pu rallonger la sauce du EP avec ces titres apéritifs pour en faire un objet misant sur une longévité temporelle plus conséquente. Moi-même, c'est ce que j'ai fait en gravant le tout sur un seul et même support sans qu'on y décèle une quelconque différence. Ce qui aurait fait un mini album plus qu'acceptable sans que ça change grand-chose à la facture finale. Mais bon, un EP pour une première sortie dans le grand monde, c'est bien aussi, ça évite de faire trop prétentieux, trop pesant, tout en posant des bases solides aux quatre angles d'une construction qui ne demande plus qu'à s'élever tranquillement, étage par étage, vers des atmosphères de moins en moins assujetties à la gravitation. C'est bien le moins qu'on puisse leur souhaiter.

DUM DUM BOYS : Do the nothing (Maxi EP, Mono-Tone Records)

La discographie, et donc la carrière, des Dum Dum Boys ressemble de plus en plus à une imposante citadelle virtuellement imprenable tant, depuis quarante ans qu'ils en améliorent sans cesse les défenses, ils ont su la truffer de bastions et de remparts pour en surveiller les accès. Le dernier ajout est ce EP, format maxi, c'est-à-dire 30cm, tout aussi consistant que le reste de la forteresse. Les Dum Dum Boys possèdent parfaitement l'art du gros œuvre façon rock'n'roll délétère et hypnotique, grâce à leur maîtrise de l'accord unique, aussi bien que le crépi et les finitions électro-fuzz sous amphetamine. Ces quatre nouveaux titres restent fidèles à l'architecture générale typique des Dum Dum Boys. Dans les siècles à venir, on pourra les comparer à Vauban ou Viollet-le-Duc grâce à leur style si particulier. Dum Dum Boys, aucun risque de les confondre avec Taylor Swift ou Maître Gims, ce qui est fort rassurant. La fuzz est tellement dans les gènes des Dum Dum Boys qu'ils en collent quasiment partout, pas seulement sur la guitare, il n'y a guère que la batterie qui y échappe, mais je reste persuadé qu'ils sont toujours à la recherche de la pierre philosophale qui pourrait leur permettre de fuzzer aussi les tambours, et je suis tout aussi persuadé qu'ils seraient bien capables de la trouver. Ce jour là, nous, pauvres mortels, pourront trembler car il n'y aura plus beaucoup d'échappatoires pour ceux qui ne voudront pas succomber à cette volupté des sens (comment serait-ce possible ?), sauf peut-être à devenir volontairement sourd, mais la vie vaudrait-elle alors qu'on continue à s'y accrocher ? Ce n'est pas parce que les Dum Dum Boys prônent le rien, jusqu'à en faire une danse exterminatrice ("Do the nothing"), qu'il faut pour autant croire dans le néant, même pour les plus nihilistes d'entre nous.

The Mike BELL CARTEL : Ain't no high (CDS, Rogue Records)

The MOURNING AFTER : Lately (CDS, Rogue Records)

Le label toulousain Rogue Records poursuit son œuvre d'édification de la populace avec ces deux nouveaux singles. À ma gauche, les Finlandais de Mike Bell Cartel qui, après un premier single et un premier album, reviennent avec un nouveau court métrage unissant le pur garage-punk avec supplément d'orgue ("Ain't no high") et le psyché-pop sixties façon Byrds défoncés à la théine ("Like no other"). Deux manières d'aborder les sommets garage-pop, par la face nord et par la face sud. Je vous laisse vous faire vous-mêmes une idée de la plus ardue et de la plus aisée, préférant ne pas influencer votre jugement. Surtout que, pour l'instant, je n'ai pas encore pu me décider, chaque route me paraissant confusément aussi accueillante et accessible l'une que l'autre. J'assume pleinement mon indécision. À ma droite, les Anglais de Mourning After, originaires de Sheffield, l'une des villes les plus métalliques d'Angleterre, ce qui ne transparait en rien dans leur musique, même si leur garage reste foutrement énergique, parvenant même à insérer quelques accords de flûte entre une Rickenbacker et un Hammond sur "Lately", il fallait oser. L'autre titre, "Quit bazaar", est une pure tuerie garage-punk avec de la fuzz en pagaille sur une méchante guitare très énervée et un Farfisa qui n'a rien d'un jouet pour apprenti Jean-Sébastien Bach, même si la joie demeure aussi à l'écoute de Mourning After.

GINO and the SHARKS : Just a few stitches (EP, Cameleon Rds)

Ce groupe anglais est né dans le grand chambardement punk de la fin des années 70. Un groupe emmené par un chanteur français qui, quelques années auparavant, avec réussi à s'incruster dans l'entourage des Rolling Stones quand ceux-ci enregistraient les bases du double album "Exile on Main Street" dans le sud de la France. C'est à Londres que naissent Gino and the Sharks dont la carrière ne durera que le temps de faire quelques grimaces et d'enregistrer un brelan de chansons destinées à devenir leur premier disque sur Stiff avant que de menues embrouilles avec le label fassent passer le projet par profits et pertes, surtout pertes puisque le disque ne sortira jamais. Gino and the Sharks finissant par se séparer en 1980. Ce sont ces trois titres enregistrés en 1978 qui paraissent enfin aujourd'hui, 45 ans plus tard, grâce au label archivistique Cameleon. Trois titres de punk-rock'n'roll enregistrés live en studio, ce qui s'entend dans le côté graveleux du bazar, bien dans l'esprit de l'époque qui exérait tout ce qui aurait pu paraître trop produit, donc pas très honnête mais suffisamment énergique pour être punk ("Kidnapped") et suffisamment mélodique pour conserver une saveur rock'n'roll. On ne saura jamais ce qu'auraient pu devenir Gino and the Sharks si ce disque était sorti à l'époque, encore que le son très brut et très rêche n'en aurait probablement pas fait de grands noms du mouvement punk contemporain, mais il eut été dommage de passer à côté de ce petit osselet de dinosaure, de ceux qui finissent par faire de gros squelettes, même plus de quatre décennies après les faits. C'est à ça que servent des labels comme Cameleon, à entretenir la flamme, dût-on croire qu'elle était éteinte depuis des lustres.

GLITCH : Dark dancer (CDS, P.O.G.O. Records)

Faut-il voir dans le nom de ce groupe un hommage au film d'horreur éponyme d'Hugo König ? Je n'en sais fichtre rien, mais ça aurait du sens, double sens même si l'on considère que groupe et film ont éclos en 2022 et si l'on en juge par la noise hantée développée sur les deux titres de ce premier single, avec ses guitares dont les accords vagabonds et erratiques partent en vrille et en dérapages à peine contrôlés. Des guitares prégnantes et omniprésentes qu'on ne peut rater dans ce maelström sonore, solidement soutenues par une batterie aventureuse et une basse aussi ronflante qu'un Stomboli en pleine phase de réveil. Le trio assaisonne sa noise de singulières frusques post-punk, façon Fugazi par exemple, de quoi amener son lot de déconvenues chez les tenants d'un rock pimpant et guilleret si, par hasard, ils venaient à jeter une oreille sur ce disque fort en gueule et râblé de partout, façon ouvrier sidérurgique, mineur de fond ou haltérophile sous anabolisants. Décidément, j'aime quand ça fait du bruit, beaucoup de bruit, toujours plus de bruit.

COMEBACK KID : Trouble EP (CDEP, Sharptone Records)

Les Canadiens de Comeback Kid en ont encore sous la pédale du motoneige malgré leur presque quart de siècle d'activité. En effet, si le rythme de sortie de leurs albums s'est légèrement ralenti ces dernières années, ils mettent un point d'honneur à combler les vides en faisant paraître des EP pour faire patienter. Ainsi celui-ci paraît-il deux ans après l'album "Heavy steps". Ce n'est sûrement pas demain qu'ils vont nous laisser choir. L'avantage de ces EP, c'est de nous offrir la version la plus dure du groupe, même si leur punk-hardcore n'a jamais vraiment été très délétère. Mais ce "Trouble" a un côté trash et explosif qui ne risque pas de leur attirer les faveurs du club de rosiers local. Sur ces quatre titres, tout respire l'agressivité infectieuse d'une émeute urbaine, tout en préservant ce qui a toujours fait la saveur des mélodies de Comeback Kid, cette propension à pondre des refrains fédérateurs et entêtants

qu'il vous faudra cependant entonner avec précaution en public au risque de vous valoir quelques ennuis avec une maréchaussée toujours très suspicieuse dès qu'elle soupçonne la moindre velléité de manifestation d'hostilité, même feinte. Reprendre du Comeback Kid à tue-tête dans le métro pourrait largement vous envoyer en garde à vue musclée pour sédition musicale dans un monde formaté par la bien pensance et l'aseptisation culturelle, toutes choses qui, au demeurant, vont toujours de conserve. Comeback Kid sont des teignes et le revendiquent.

CRAN : Rejet (CDEP, Une Vie Pour Rien)

Le groupe oi parisien Cran aime les choses simples. Après un premier EP en 2020 et un premier album en 2023, les voilà de retour avec un nouvel EP. Une alternance datant d'une autre époque, quand les groupes n'hésitaient pas à sortir régulièrement de ces petits formats (par la taille, pas par la qualité) plutôt que d'attendre d'avoir suffisamment de matériel pour un album, au risque d'espacer les sorties de ces derniers et de frustrer les fans en manque de croquant à se mettre sous la canine, genre poivrots en cure de désintox non consentie. En trois titres, Cran balance un brelan de brûlots punk bien sentis, mélodies accrocheuses, chœurs fédérateurs et rassembleurs ("Mort aux traîtres"), et cette voix haut perchée toujours à la recherche d'un souffle qu'on craint de ne jamais trouver mais qui finit néanmoins par jaillir au détour d'un couplet ou d'un refrain. Quant au mixage, il met très en avant une basse pour le moins tonnante et endurente, et ce dès l'introduction de "Rejet", la face A du disque. D'entrée, on pense savoir de quoi il retourne. ça va bastonner... et ça ne rate pas.

Iryna STROGANOVA : Sunflowers follow the moon - Book one : The dead (Comic book, Supernova)

Avant de se pencher sur ce petit opusculé, une précision s'impose. Iryna Stroganova est d'origine ukrainienne, de la région de Dnipropetrovsk, aujourd'hui occupée par l'armée russe qui y commet tranquillement son lot d'exactions sanguinaires, comme partout où elle sévit, privilège insigne de l'impunité internationale dont jouit ce salopard de Poutine. Même si, aujourd'hui, Iryna Stroganova vit aux États-Unis, à Kansas City précisément, depuis plusieurs années, son œuvre graphique ne peut qu'entrer en résonance avec ce que subit son pays natal. Témoin ce premier comic book qui s'ouvre sur un acte terroriste, évidemment, avec l'explosion d'un barrage par une main anonyme, dont on apprend quelques pages plus loin que c'est celle d'un soldat russe. Par contraste avec ces premières images violentes, on devine que l'action se situe en juin, au printemps, et que la menace plane donc sur ce qui, normalement, ne devrait être que bucolisme et insouciance, utopisme et veillée feu de camp. Des masses d'eau qui recouvrent désormais le paysage s'extrait une jeune fille qui n'est pas sauvée pour autant puisqu'elle tombe aussitôt aux mains d'un commando russe. Facile à deviner, ils arborent le drapeau de leur pays sur leur uniforme, des fois qu'on aurait encore des doutes quant à la saloperie que véhiculent désormais ces trois couleurs aussi sinistres que celles des nazis. Au moment où elle s'apprête à être violée, coup de théâtre, le costume de la jeune fille prend la main et trucidé allègrement les réîtres. Au moins une bonne chose de faite. Sauf que, pour la jeune fille, se pose dès lors une question fondamentale, qui est-elle (elle n'a aucun souvenir) et quels sont les pouvoirs réels de son costume, super-pouvoirs serait peut-être plus juste ? Pour ce qui est de son identité, le seul soldat survivant du commando, le seul qui ne voulait pas participer à son viol, lui donne un premier élément de réponse en l'appelant Mavka. Là encore, le lien avec l'Ukraine actuelle est évident. "Mavka. Lisova pisnya" ("Le royaume de Nanya" en français) est un film ukrainien sorti en 2023, basé sur une pièce de théâtre du début du XXe siècle, "La chanson de la forêt", qui met aux prises hommes et créatures sylvestres fantastiques. Le film est un véritable succès en Ukraine, du moins dans les régions où les enfants peuvent encore aller au cinéma, donc certainement pas celles sous occupation russe, et Mavka est le nom de l'esprit de la forêt qui en est l'héroïne principale. À partir de là, l'histoire développée par Iryna Stroganova bascule dans un univers lovecraftien. On y découvre le dirigeant russe qui semble avoir mis au point un programme de domestication d'une créature qui n'aurait rien à envier à un Grand Ancien, Htoñe, qui vit dans une tourbière et qui ressemble à une sorte de tournesol gigantesque, vampirique et carnivore. La région de Dnipropetrovsk est grosse productrice de cette fleur dont la mutation explique le titre du comic book, le dit tournesol suivant désormais le côté obscur des éléments plutôt que leur luminosité. Quant au président russe, si Iryna Stroganova ne l'appelle pas Poutine, on en devine néanmoins l'identité en filigrane. L'autrice préfère le qualifier plus anonymement de Guide Suprême, le titre accordé en

Iran à l'ayatollah qui dirige le pays. Pas si absurde que ça, après tout, les dictateurs se ressemblent tous, surtout dans les méthodes autoritaires et nauséabondes qu'ils utilisent pour mettre la pression sur les oppositions. Ce premier épisode se conclut sur le combat entre Mavka et Htoñe, ce dernier étant vaincu par la force mentale de la jeune fille, qui découvre ensuite qu'elle semble être protégée par trois fées-fleurs. Qui sont-elles ? Nouvelle question sans réponse pour Mavka, et pour nous. Il faudra attendre la suite pour en savoir plus. Ce premier épisode nous embarque dans une atmosphère post-apocalyptique autant sidérale (Htoñe pourrait être parent de Cthulhu) que réelle - un véhicule militaire arborant avec ostentation le Z de l'armée russe en Ukraine, mène de soutien à la guerre décliné par le Kremlin et Poutine, souvent assimilé par certains pays d'Europe Centrale, anciens satellites ou républiques soviétiques, aux symboles nazis. Avec ce premier ouvrage, Iryna Stroganova associe donc géopolitique et fantastique, usant d'un dessin d'inspiration naïve traité façon aquarelle, utilisant des couleurs franches, parfois violentes, des rouges, des jaunes, des verts, même pour les scènes nocturnes où le noir n'est qu'en arrière-plan, voire absent, les ciels de nuit sont résolument bleus, sombres, certes, mais bleus quand même. Comic book ô combien indépendant, "Sunflowers follow the moon" ne propose aucune périodicité régulière, on ne sait donc pas quand paraîtra la suite, plusieurs mois probablement, en fonction de l'avancée du travail d'Iryna Stroganova elle-même et des ventes de cette première plaquette.

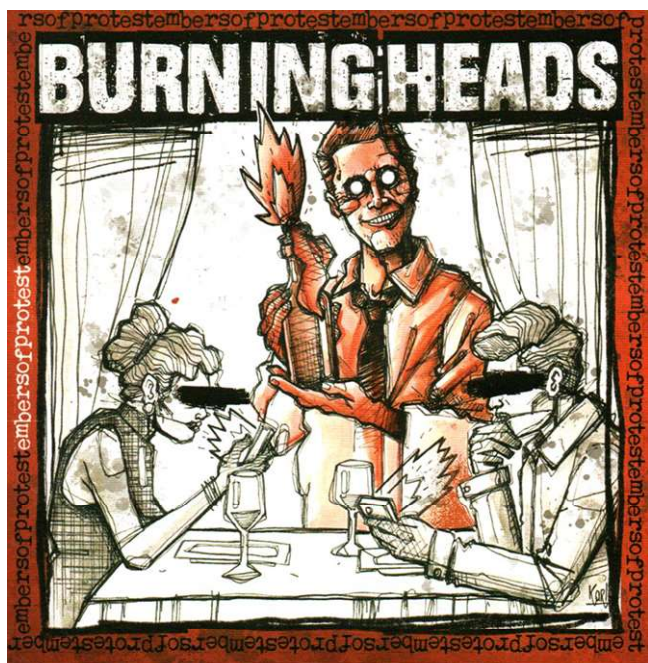
RUSTHEAD : Gear up (CD, M&O Music)

Rusthead annonce clairement la couleur musicale dès le premier morceau de cet album, "Power rock". On n'est pas pris au dépourvu, on n'est pas victime de publicité mensongère, on ne peut pas dire qu'on ne savait pas si, au hasard, on se bâfre de bourrée auvergnate et qu'on se demanderait dès lors ce qu'on fait à écouter ce disque. Rusthead est originaire de Cherbourg, berceau de cette race un peu spéciale que sont les sous-marins nucléaires, est-ce pour ça que le groupe développe une musique si endurcie, si cuirassée, propice à créer de si puissants et tourbillonnants remous sonores à grand renfort de guitares chafouines (jouant en double plutôt qu'en simple), de mélodies gouleues et de rythmiques baroudeuses. Ils n'en sont d'ailleurs pas à leur coup d'essai puisque "Gear up" est leur deuxième album, le premier dans cette formation, le précédent étant paru en 2022. La formule est donc éprouvée, patinée au surplus par un activité in vivo sur les routes de France et de Navarre. Rusthead, ça n'est pas de la musique à rester enfermé dans la chambre mais bien pour aller se frotter la couenne auprès de condisciples tout aussi agités devant une scène, point focal d'une petite communauté adepte de bière, de sueur et de salive. Certes, les gaillards n'ont rien inventé, clamant d'ailleurs haut et fort leur amour pour le rock américain autant qu'australien, mais quand c'est bien foutu et que ça vous fait dresser les poils (pour la localisation d'iceux, c'est à chacun de voir), ça suffit largement à notre petit bonheur quotidien. D'autant que Rusthead savent distiller leurs riffs sur la longueur, neuf titres pour remplir les quarante minutes standards de tout bon album de rock'n'roll qui se respecte, c'est assez éloquent. Même si le groupe est encore jeune, il a au moins assimilé tous les codes d'un heavy rock'n'roll au plus près de l'os. Petit plus chez Rusthead, les chœurs féminins et espiègles de Marie, la bassiste, qui viennent arrondir (ou plutôt ovaliser) des angles qui, de ce fait, présentent un chouia moins de dangerosité en cas de headbanging effréné. Des femmes fort présentes sur cet album puisque sur "You drive me crazy", le morceau de clôture, Rusthead a invité la chanteuse Ella Gunn à les accompagner. Curieux attelage d'ailleurs, la demoiselle donnant dans la pop acoustique habituellement, ça doit être pour ça qu'elle apparaît sur un titre mid-tempo, probablement plus proche de sa façon de chanter. Un album qu'on ne regrette pas d'avoir glissé dans le lecteur.

BURNING HEADS : Embers of protest (CD, Kicking Music)

Qu'écrire sur les Burning Heads qui n'a pas déjà été dit, souligné, décortiqué, analysé ? Depuis trente-cinq ans que dure l'aventure, pas facile de se renouveler, aussi mieux vaut-il prendre ce nouvel album, le seizième, comme il vient, et comme les autres, comme un nouveau combat gagné par KO par un groupe pugnace et endurant. Des qualités développées au fil du temps et des péripéties qui ont émaillé leur aventure, à commencer par les changements de personnel, plutôt nombreux, mais qui, bizarrement, leur ont aussi permis de voir revenir au bercail des musiciens qui avaient pris une autre route à un moment donné. Comme quoi, la maison Burning Heads reste accueillante et douillette puisque certains reviennent s'y ressourcer. Preuve aussi que le groupe n'est pas vraiment poissard, dans ce

genre de situation, beaucoup auraient déjà jeté l'éponge, et la bassine et la vaisselle avec. "Embers of protest" est le deuxième album enregistré avec Fra au chant, et à la troisième guitare, et aux claviers, un vrai couteau suisse made in Normandie. Malgré les années, les Burning Heads n'ont pas perdu une once de leur alerte volonté d'en découdre avec une bonne partie du monde qui nous entoure. Musicalement, ils restent fidèles au hardcore qui a toujours eu leur préférence, douze morceaux en à peine plus d'une demi-heure, ça n'est pas demain qu'ils vont envisager leur admission en maison de retraite. Tout juste peut-on trouver, de ci de là, de petites touches pop à la subtilité discrète pour agrémenter des mélodies d'une solidité exemplaire. Ah si ! Tiens ! Ils nous refont le coup du reggae-dub intense et convaincu ("Dark romance"), un exercice de style qu'ils avaient mis en retrait ces derniers temps, preuve de leur dévotion à un passé qu'ils ne sauraient renier. Graphiquement, le design d'"Embers of protest" est moins coloré que ces derniers temps, plus binaire en ne jouant presque exclusivement que sur le noir et le rouge, couleurs révolutionnaires s'il en est ("embers of protest" : "les braises de la contestation"), avec ce pyromane diablement incarné prêt à balancer son cocktail Molotov à la face d'un monde aveuglé par ses propres travers, quitte à se brûler à ses propres escarilles volatiles. On ne fait pas d'omelette sans casser quelques œufs, on ne monte pas sur les barricades sans risquer quelques ecchymoses, tous les vétérans de la lutte militante vous le diront. Avec leur nom, les Burning Heads ne portent-ils pas en eux l'ardeur incandescente de la protestation et de l'agitation ? Qu'écrire donc sur les Burning Heads qui n'a pas déjà été théorisé, asséné, disséqué, assimilé ?



CIGAR BOX BAND : Don't belong (CD, M&O Music - www.m-o-music.com)

Le blues actuel a ceci de particulier que, s'il s'inscrit parfaitement dans la modernité, notamment avec un son dur, âpre et rugueux, méchamment électrique, il n'en revient pas moins, parfois, aux sources et leur côté persifleur. Ce qui est le cas du trio brésilien Cigar Box Band. Il y a d'ailleurs un indice flagrant dans le nom du groupe avec la mention de cette boîte à cigare que de nombreux bluesmen pauvres du sud des États-Unis ont, dans leur enfance, transformé en guitare improvisée, ou en violon, puisqu'ils n'avaient tout simplement pas les moyens de s'acheter un véritable instrument et qu'il leur fallait se le fabriquer. À l'usage, la boîte à cigare, en bois et de forme rectangulaire, était l'ersatz idéal. Il ne restait plus qu'à la percer, pour la résonance, lui coller un manche et le doter de cordes pour en faire une guitare acceptable à défaut d'être académique. Dans le même ordre d'idée, bien que Cigar Box Band n'y ait pas recours, quelques musiciens d'aujourd'hui ont également redécouvert le diddley bow, simple planche de bois sur laquelle on tendait un fil de fer en guise de corde unique et dont on jouait en frappant la dite corde avec une baguette et en y faisant glisser un goulot de bouteille ou un cylindre en ferraille pour développer une mélodie primitive. Mais revenons à notre boîte à cigare que les résidents de Belo Horizonte ont inscrite au cœur de leurs préoccupations musicales, une cigar box évidemment électrifiée et amplifiée puisque le blues égratigné par le groupe est de cette espèce dense et drue que les nombreux one man

band ou duos guitare-batterie façonnent allègrement. D'ailleurs, si Cigar Box Band est un trio, il se rapproche quand même bougrement du duo guitare-batterie sus-mentionné puisque le chanteur, Germano Renan, n'est que chanteur, ne jouant d'aucun instrument, et qu'il est donc entouré d'un guitariste et d'un batteur. Et si je mentionne le statut de guitariste de Fred Chamone, c'est parce que c'est ce qu'il est. La fameuse boîte à cigare, ou plutôt les boîtes à cigare puisqu'il en utilise plusieurs modèles, dont un carrément fabriqué à partir d'une pelle, avec un nombre de cordes variable, à partir de trois, est bien une sorte de guitare. En outre, sur le disque, il joue aussi de la guitare, acoustique comme électrique, de la basse et même de la lapsteel, cette guitare posée sur un trépied ou sur les genoux dont on joue à l'horizontale, en slide, et qu'on entend habituellement dans la country plutôt que dans le blues. Un trio souvent en formation en quatuor sur cet album avec les interventions d'un harmoniciste sur de nombreux morceaux. Nonobstant, avec Cigar Box Band, on reste dans un blues artisanal, même si électrifié, comme ce qu'on pouvait entendre dans les juke-joints enfumés et alcoolisés du sud rural et hors du temps d'un avant-guerre poussiéreux et glorieux, aujourd'hui ennobli, bien que souvent pour de mauvaises raisons, notamment celle d'une recherche d'authenticité douteuse, apanage d'une boboïsation plus rebutante que sincère. Heureusement, certains, comme nos graisseux brésiliens, sortent du lot en nous tartinant ce blues cradingue venu du fond des âges, parfois farouches.

The SEX ORGANS : We're fucked (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)

Si, un jour, par inadvertance, en revenant de votre troquet habituel où vous vous êtes enfilé votre Picon-bière quotidien, vous croisez une bite et une fougère géantes, pas de panique, ce ne seront pas forcément les premiers effets de votre delirium tremens (ou très épais en l'occurrence), mais peut-être plutôt les Sex Organs qui auront oublié de se désaper après un énième concert très hot, comme ils en ont le secret. En effet, Bone et Jackie, monsieur et madame Sex Organs, seront encore en costumes de scène, ce qui peut, je l'avoue bien volontiers, désorienter le quidam lambda non préparé à une telle vision érotogène et surréaliste. Je crois déjà l'avoir souligné lors de la chronique de leur premier album, mais je ne peux que répéter mon propos aujourd'hui, les Sex Organs, s'ils ont choisi ce nom de groupe, c'est qu'il semble salement travaillé par leurs hormones. Pour eux, le cul paraît être leur seul centre d'intérêt, avec la musique du coup (c'est le cas de le dire), puisque leurs petits textes dignes d'un Sade en surchauffe ou d'un Apollinaire priapique sont servis par un rock'n'roll trash et lo-fi qui dégouline de cyprine et de liquide pré-séminale, ou, si vous préférez, par une guitare en pleine érection qui vous pilonne une batterie ma foi fort réceptive et accueillante. Alors oui, bien sûr, avec les Sex Organs, au sommet de leur propre Parnasse classé X, on est assez éloigné de l'amour courtois cher aux troubadours du Moyen-Âge et beaucoup plus proche du cinéma porno d'avant le SIDA, c'est-à-dire sans capote tue-l'amour, avec tous les halètements et les hurlements qui vont bien, histoire d'ameuter tout le quartier les soirs de frotti-frotta torride et sudoripare, surtout l'été avec les fenêtres ouvertes. Ne faites pas votre mijaurée, j'ai personnellement connu ça avec des voisins très expressifs et extravertis, ce qui, par contre-coup (oui, encore), est plutôt un bien puisqu'on peut soi-même se lancer dans la pratique de l'exercice sans crainte d'être plus bruyant (quoi que). Difficile de proposer un catalogue de borborygmes, de gloussements, de gémissements ou de rugissements plus fourni que celui des Sex Organs (seul le Lux Interior des grands jours peut-être), a fortiori quand ils pratiquent le body-body tout en répétant dans leur petite chambrette, ampli à fond et batterie non insonorisée, empêchant l'entourage de discerner ce qui relève de l'exploit physique ou de la simple ritournelle sursaturée. Une façon comme une autre de faire comme si de rien n'était et de jouer les innocents en cas de plainte pour tapage, diurne ou nocturne, les Sex Organs sous tout-terrain, avec descente de flicaille à la clé. Dans les deux cas, acrobaties pelviennes ou musique un peu trop poussée dans les décibels, on n'est pas encore totalement hors-la-loi, juste un peu sans-gêne pour certains pisse-froids. Avec les Sex Organs, un seul mot d'ordre, c'est d'ailleurs le titre du morceau qui ouvre (décidément) leur disque, "Let's fuck around", on ne saurait être plus clair, à défaut d'être discret.

The SCANERS : III (CD, Dangerhouse Skylab)

Ce qu'il y a de bien avec les Scaners, c'est qu'ils ne se prennent pas le chou à trouver des titres à leurs albums, la numérotation c'est encore ce qu'il y a de plus simple pour s'y retrouver. Ce n'est pas un hasard si les Américains, très pragmatiques, l'ont largement utilisée pour identifier leurs rues. Difficile de se paumer dans une ville américaine quand ses artères portent des numéros, à moins d'être d'une crétinerie absolue, ce qui doit bien arriver de temps en temps. Mais là n'est pas le sujet, d'autant que les villes américaines, pour les Scaners, ça ne doit pas être le principal sujet de préoccupation. Pour ces extra-terrestres, le problème fut certainement de trouver leur chemin au milieu des galaxies, des nébuleuses et des trous noirs avant d'atterrir sur notre petite planète bleue comme une orange (merci monsieur Éluard). À moins qu'il ne s'agisse d'un bête accident de soucoupe volante et qu'ils se soient crashés inopinément sur notre petite boule salement encrassée par sa population dominante, à savoir nous, homo pas si sapiens qu'on veut bien s'en auto persuader. Quelle que soit la façon dont les Scaners sont arrivés ici, ils ont au moins réussi à s'extraire de la carcasse plus ou moins cabossée de leur Twingo interstellaire, ce dont on ne peut que se féliciter. Après, qu'ils n'aient jamais redécollé, soit par le fait d'un véhicule transformé en puzzle cent millions de pièces ou d'une idiote panne de zorgobillium de synthèse parce qu'ils avaient oublié de surveiller la jauge, n'est qu'un détail de l'histoire, la nôtre comme la leur. Une fois sur place, ils n'avaient pas des masses de solutions pour s'occuper, c'était soit regarder pousser les marguerites et butiner les abeilles, pas mal mais un peu lassant sur la longueur, soit faire du rock et espérer être suffisamment bruyants pour qu'on puisse les entendre du côté de la galaxie naine du Toucan ou de la Ceinture d'Orion et leur envoyer une équipe de récupération, ce qui risque quand même de prendre un petit moment. Leurs cheveux flaves auront le temps de blanchir d'ici là. En attendant, ils s'attellent donc à leur grand-œuvre, nous faire partager leur conception du synth-punk façon aliens en bordée. Et les bougres s'y entendent. En même temps, avec les pièces détachées fournies par leur barcasse sidérale, ils avaient de quoi fabriquer leurs petites boîtes à meuh intergalactiques et nous avoiner d'impérissables chansons plus énergiques qu'un réacteur nucléaire atteint de la maladie de Parkinson et plus addictives qu'un carré de chocolat. Ce troisième album ne déroge en rien à la règle qu'ils se sont fixée depuis le début. Faire danser la planète, fut-ce de manière robotique - "2001, l'odyssée de l'espace" façon tektonique des gama-GT ? - et le rendre convulsivement hystérique. Mission réussie, jusque dans les gamelles puisque même leur "Wipeout" nous apprend à bien retomber sur nos pattes, comme Silver Surfer croisé avec Félicette, une aberration biologique, mais du grand art génétique.

Les PLAYBOYS : Garagisme (CD, Dangerhouse Skylab - www.dangerhouse.fr)

Ça devait les démanger depuis un moment et on se doutait bien que ça finirait par arriver un jour, les Playboys ont fini par céder à leur petit caprice de faire un album de reprises, et quel album. Plutôt que de piocher parmi l'abondant catalogue des classiques rebattus depuis des lustres, les Niçois ont choisi de traiter le sujet par la bande, par le petit bout de la lorgnette, via le trou de la serrure. Déjà, la pochette de ce disque nous donne une précieuse indication en plagiant le septième volume de la série de compilations "Pebbles", devenu le neuvième album de la discographie des Playboys, incluant l'"Anthologie" parue en 2011. "Garagisme" nous offre un florilège d'une douzaine de reprises puisées dans le fond musical exhumé par "Pebbles", déjà cité, mais aussi par les compilations "Back from the grave" ou "Mindrocker", que du bon, du granuleux, du craquant et du croustillant. Une première constatation s'impose, les Playboys n'ont choisi que des titres du milieu des années 60, de 1965 à 1967, quand le garage flirtait plus que de raison avec les prémices du psychédéisme en quelques effleurements torrides. Seconde constatation, géographique celle-ci, tout est issu du sous-continent nord-américain, avec onze groupes américains et un canadien (Painted Ship), ce qui semble logique tant le psyché-garage est une musique typiquement positionnée dans cette région du monde. D'autres groupes sont apparus ailleurs, mais beaucoup moins nombreux, même en Angleterre, et souvent avec des reminiscences rhythm'n'blues encore parfois très prononcées. Enfin, les Playboys, au lieu de se contenter de reprendre ces chansons dans la langue de Lenny Kaye, le grand initiateur du revival garage sixties avec sa compilation "Nuggets", les ont adaptées dans celle de Ronnie Bird. Là encore, le groupe reste cohérent avec le reste de son œuvre puisqu'on ne trouve que dix albums en anglais dans sa discographie. Les Playboys restent donc fidèles à leurs amours

quadragénaires, un garage sixties bourré de fuzz incendiaire et d'orgue flamboyant, poinçonné comme une babiole en or 24 carats. Un disque des Playboys, c'est beau comme une Vénus de Botticelli, une Grâce de Canova, une Druuna de Serpieri, le son en plus, c'est un adage, une maxime, une règle de conduite. Douze titres pour un album de reprises, c'est bien, c'est classiquement fidèle au format 30 centimètres américain. Les Anglais avaient plutôt tendance à en fourguer quatorze pour le même prix. Du coup, les Playboys n'étant ni rosbifs ni hamburgers, ils ont coupé le steak en deux en ajoutant à leur petite entreprise de cuisine gastronomique un treizième dessert (normal, ils sont Provençaux quand même) à leurs agapes, un original, "Traîner jusqu'au soir", qui ne dépare en rien ce florilège, au point que d'aucuns pourraient fort bien en rechercher l'origine chez quelque obscur groupuscule texan, californien ou new yorkais, en vain bien sûr. Les Playboys témoignent d'un art consommé pour faire de leurs propres chansons de petites vignettes tellement millésimées qu'on pourrait s'y tromper. S'ils pratiquent la pêche à la mouche durant leur temps libre, ils doivent être de redoutables sardinières.



Les SOUCOUPES VIOLENTES : J'irai ailleurs... (CD, Twenty Something)

Ah ! Le charme suranné des fumetti, ou plutôt, compte tenu des racines musicales des Soucoupes Violentes, des comics de l'âge d'or, petits ouvrages bon marché aussi vite jetés que lus et achetés, avec leurs couleurs délavées et pointillées et leurs histoires à l'eau de rose dès lors que ça ne traitait ni de super-héros, ni de western, ni de guerre. Voilà ce qui enveloppe le nouvel album des Soucoupes Violentes en une belle pochette délicieusement désuète où il ne manque que le ciel rougeoyant pour faire pleurer les violons. Violons de toute façon absents des pensées du groupe, tant dans la musique que dans les paroles. Stéphane Guichard, membre fondateur des Soucoupes Violentes et, depuis longtemps, seul rescapé de la formation d'origine, n'est pas du genre à (faire) verser sa petite larme avec le rock'n'roll racé qu'il revendique fièrement depuis quarante ans - "Mercenaire", le premier EP, est paru en 1984, diantre, j'ai l'impression que c'était hier que je le posais sur ma platine, c'est normal docteur ? Avec ce background aux accents sixties servi sur une petite dizaine d'albums - le dernier, "16 potions d'amour", paru en 2021, parcourant les reprises dont les Soucoupes Violentes ont parsemé leur discographie comme pour mieux nous rappeler le credo inlassablement ressassé depuis toutes ces années - pas besoin d'être devin pour se douter que "J'irai ailleurs..." est de la même pinte, ou du même shot de whisky, que ses prédécesseurs. Les Soucoupes Violentes usent de la même recette depuis fort longtemps, un chant bien senti que Stéphane Guichard partageait, à l'époque, avec un Patrick Eudeline, un Gilles Tandy ou un Bernard Lepesant (Coronados), une guitare flamboyante sans être démonstrative, une section rythmique qui, telle un boxeur stylé, est capable de vous coller un bon direct à la mâchoire après avoir esquissé quelques pas de danse autour de votre frêle petit corps malingre et un orgue précis et chantourné capable de vous chambouler l'âme avec quelques accords délicats. Les Soucoupe Violentes font donc du Soucoupes Violentes, on ne leur en demande pas plus... et pas

moins. Stéphane Guichard ayant toujours alterné chant en français et en anglais, c'est la langue de Boris Vian qu'il privilégie sur les dix originaux de ce nouvel album. Le onzième, "Lune froide", est un instrumental, une nouveauté dans le répertoire du groupe, du moins de mémoire, n'ayant pas tout réécouté avant d'écrire cette chronique, et le douzième une reprise de "Rock'n'roll heart" de Lou Reed circa 1976, la reprise, on l'a vu, étant un exercice obligé chez les Soucoupes Violentes. On notera aussi la guitare stonienne sur "Ta villa à Saint-Cloud", "Jumpin' Jack flash" n'étant pas très loin. Quand on a des lettres, il n'est jamais mauvais de payer son petit tribut, même subrepticement, ne serait-ce que par pure modestie. Une des nombreuses qualités des Soucoupes Violentes et de Stéphane Guichard qui ne savent raisonner autrement qu'à l'aune des meilleurs défenseurs d'une certaine classe musicale, ce qu'étaient encore les Rolling Stones à l'époque, on ne peut plus en dire autant aujourd'hui, hélas !

DO NOT MACHINE : Celebrations of the end (CD, Twenty Something - nineteensomething.fr)

Maintenant que LANE a cessé ses activités, les frères Belin peuvent se concentrer sur leur projet parallèle Do Not Machine - pour ce qui est de Daria, leur premier groupe, je ne sais pas s'il existe toujours vu qu'il n'y a rien de neuf depuis 2016, ce qui n'augure rien de bon en terme de survie, même artificielle. Do Not Machine sort son deuxième album, quatre ans après "Heart beat nation", au timing hasardeux puisque paru en plein délire COVID et qui a donc pu passer à côté d'une partie de son public potentiel pour ne toucher que les vrais aficionados, sûrement nombreux malgré tout si l'on considère que Daria était apparu en 2000 à Angers, une ville qui a déjà vu éclore une belle litanie de groupes à belles guitares et fort pouvoir énergétique, il doit bien en rester quelque chose, c'est pas comme si Do Not Machine venait de Lamotte-Beuvron ou de Raon-l'Étape, même si je n'ai rien contre les éventuels gangs qui auraient pu pousser leur premier "yeah" dans ces villes, ils auraient eu bien du mérite. Pour Do Not Machine, voir le jour à Angers c'est quand même l'assurance de côtoyer de classiques condisciples et de s'assurer un minimum de visibilité médiatique. Une fois ces considérations géographiques exposées, il serait peut-être temps de s'intéresser à la musique de Do Not Machine. Avec deux grosses guitares bien crémeuses et une section rythmique digne des marteleurs de "Dune", on se doute que les Angevins ne font pas dans la pop fadeuse ou le rnb édulcoré, ils ne sont pas près de passer en vedette sur les planches de "Rock en Seine" ou du "Printemps de Bourges". Non, ils préfèrent développer une sorte de post-rock désabusé, d'indie-punk cafardeux, de noise-core ténébreuse. Par certains côtés, Do Not Machine me fait penser à Neurosis, en moins doom et en un poil plus animé sur certaines féroces envolées telluriques ("Glass kingdom"). Globalement, par rapport au premier album, Do Not Machine a quand même tendance à ralentir un chouia le tempo et à rallonger insidieusement le propos avec des titres en moyenne plus étirés - d'ailleurs, il y a neuf morceaux sur cet album contre dix sur le premier pour une durée totale un brin plus conséquente, de quelques minutes, une donnée factuelle purement mathématique qui ne souffre aucune contestation, probablement la seule qualité de l'arithmétique absolue. Personnellement, j'apprécie particulièrement l'évolution du groupe durant ces quelques années, non pas qu'il y ait eu de quelconques facilités sur le premier album, que nenni, mais ici on sent qu'ils en ont gros sur la patate et que la psychose irraisonnée née de la propagation (volontaire ?) d'un pauvre virus pas forcément pire qu'un autre leur a fait prendre conscience de la vacuité collective d'une humanité moutonnaire et fort peu éclairée qui ne demande qu'à se faire châtier pour quelque chose qu'elle n'a pas commis. Je sais, c'est désespérant.

The BRADLEY'S : Forward (CD autoproduit)

On a vite fait de se perdre dans l'espace-temps, même sur des chemins tout tracés. Voilà ce que veulent nous faire croire les Bradley's avec la pochette de leur album. Mais les bougres sont des cachottiers, car perdus ils ne le sont pas vraiment, ils savent même fort bien où ils vont d'un strict point de vue musical. Du moins est-ce l'impression générale qui ressort de l'écoute du premier album du désormais trio. En effet, le groupe a commencé en duo, avec le chanteur et guitariste Mathieu Kabi (ex Rebel Assholes ou 65 Mines Street) et le batteur Fred (ex Zakotrev). On note que l'on n'a plus trop affaire à des cigogneaux de l'année mais qu'ils ont déjà passé un ou deux hivers à bourlinguer pour se protéger des aléas climatiques. Désormais augmentés du bassiste Jo (ex Recueil Morbide), les Bradley's ont pu passer la vitesse supérieure, celle d'un rock indie vigoureux avec guitare saturée et mélodies tendues comme un string

XS sur un postérieur affichant un fier 105, une musique qu'on pourrait estampiller 90's et débusquer en Amérique du nord-ouest pour ceux qui aiment bien lire entre les lignes des entrefilets biographiques avant de se lancer dans quelque aventure que ce soit. Encore qu'ici, l'aventure soit quand même référencée GR et géolocalisée GPS, plus proche du chemin des Contrebandiers que du stage de survie extrême en Amazonie centrale - où vous pouvez beugler tout votre saoul sans que ça n'émeuve personne, à part les perroquets et les paresseux - ce qui n'enlève rien à l'intensité des émotions qu'elle suscite. Avec dix morceaux en une demi-heure, on aura compris qu'on n'est pas dans le trucmucho pataphysique, mais bien dans un rock'n'roll de bon aloi et de facture soignée, un rock'n'roll d'une finition digne du chef-d'œuvre d'un compagnon du Tour de France en pleine crise d'inspiration mystique. Ce qui n'est pas rien.

Red ROWEN & the MADCHESTER : Red Rowen & the Madchester (CD autoproduit)

Il faut toujours se méfier des faux amis. Si Red Rowen & the Madchester a tout d'un nouveau groupe, il n'est cependant pas sorti de nulle part et sa traçabilité filiale est d'une limpidité cristalline. Au départ, on trouve le groupe briochin Lithium, à différencier des Lithium homonymes qu'on peut trouver par paquets de douze tout autour de la planète. Lithium a traversé les années 2010 avec sa noisypop évoluant entre Angleterre brit-pop et Amérique indie-rock. En 2021, le groupe se retrouve réduit au trio David Méheust (aka Red Rowen), chant-guitare, Marc Lancieaux, basse, et Jérôme Ollitrault, batterie. Arrive Manuel Castillo, qu'on connaît mieux comme guitariste de Wunderbach ou comme artiste solo sous le nom de Tio Manuel, qui a quitté la pollution parisienne pour l'iode breton, on ne peut guère lui en faire grief. Le groupe en profite pour changer de nom et adopter celui de Red Rowen & the Madchester puisque l'arrivée de Manuel Castillo correspond aussi à une légère évolution musicale. Du coup, et même si Red Rowen reste le principal auteur-compositeur de la bande, on peut supposer que Manuel Castillo a su exhorter ses nouveaux acolytes à intégrer ses propres influences américaines dans leur musique. Red Rowen & the Madchester nous offre ainsi un bel effort de mixité musicale avec un blues, parfois folkly, à forte connotation bruiteuse, mélodies tendues et harmonies compactes au service de vocaux crépusculaires. Au surplus, le noir est le symbole de ce disque, jusque dans son graphisme qui souligne, avec ses quelques rares photos très saturées, le côté buriné des musiciens qui, même derrière les ridules et sous les poils grisonnants, semblent avoir encore bon pied bon œil. Quoique, pour les petons, je ne puisse jurer de rien, aucun portrait en pied ne fournissant la moindre preuve, il faudrait avoir accès à leurs dossiers podologiques pour savoir de quoi il retourne. Pareil pour les mirettes puisque, s'ils portent tous des lunettes, celles-ci sont invariablement noires, la couleur dominante je vous dis. Pour résumer, Red Rowen & the Madchester délivre donc une musique d'inspiration très américaine sous couvert d'un patronyme d'obédience anglaise, Red Rowen étant tout simplement le nom de New Order (le groupe formé par les 3 Joy Division survivants après le suicide de Ian Curtis) à l'envers et Madchester étant le nom du courant musical brit-pop apparu à Manchester dans les années 90. Voilà un bel exemple de dichotomie intellectuelle, États-Unis et Angleterre étant leurs deux mamelles nourricières, même si, personnellement, je suis nettement plus accro à leurs influences musicales "sammies" que sémantiques "tommies", le plus important in fine.

NEWS

Le label allemand **Mad Butcher** est toujours aussi actif, alignant nouveautés et rééditions, leur fond de catalogue, depuis toutes ces années, leur permettant de se replonger dans leurs archives. Au hasard des sorties de ce début 2024, notons **Maroon Town**, les **Braces**, **No Sports**, les incontournables **Toasters**, les **Deltones**, les **Ruts**, les **Boys**, **Angelic Upstarts**, **Fatal Blow**, **Red London**. N'en dépecez plus, il n'y a plus de place sur l'étal : www.madbutcher.de @@@ Quelques sympathiques sorties sur le label marseillais **Crapoulet** : **Pedigree** (punk-garage belge) et **Zombi Pujol** (punk espagnol avec une très crumbienne pochette pour leur album "Imbecil-lit tactica") : <https://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ **Olivier Fenestraz** vient de faire paraître son nouveau polar, "Croiser les doigts ne suffit pas" (même les doigts de pied ?), chez **Des Mots Qui Trottent**. En picorant une salade d'endives, ça devrait le faire (private joke) : www.desmotsquitrottent.fr @@@ Le label nantais **Une Vie Pour Rien** réédite l'unique album des **Survet Skins** paru à l'origine en 2004. Dans ce groupe, on trouve une bonne partie des anciens **Happy Kolo**, quelques **8*6 Crew**, ainsi que du **Lion's Law**, **Maraboots** et autre **Bromure**. Vous avez dit supergroupe ?

Oui, mais le côté dinosaure chiant en moins : www.uvpr.fr @@@ Le label havrais **Poseur Export** fait paraître le quatrième single des **François Premiers**, "Salamander shuffle", avec une pochette signée **Jean-Christophe Chauzy**, si ça n'est pas la classe ça... À quand l'album ? : poseur-export.fr @@@ Le label suisse **Voodoo Rhythm** réédite le premier album solo du **Reverend Beat-Man** (tête pensante des **Monsters** et boss du label, ça aide) accompagné par les **Un-Believers**, "Get on your knees", du gospel blues trashy comme une poubelle qui n'aurait pas été nettoyée depuis trois mois. Un disque capable de convertir le plus athée des mécréants : www.voodooorhythm.ch @@@ Le label alsacien **Dirty Punk** vient de sortir l'album "Tulaviok is alive" de **Loulou Laviok**, le batteur du défunt groupe montpelliérain, qui ne fait d'ailleurs que des reprises de son ancienne petite entreprise échangeuse. Un album live comme son titre l'indique, dispensable, mais, pour les fans hardcore, sûrement essentiel : www.dirtypunk.fr @@@ Du côté de Lyon, on aime bien faire du rock en circuit court. **Videoflip** est un groupe formé de membres des **Scaners**, **Beaten Brats**, **Mogs** et autre **Claimed Choice**. Après seulement une poignée de répétitions et trois jours d'enregistrement, un premier album est mis en boîte et paraît sur le label gone **Dangerhouse Skylab**, un disque à classer quelque part entre glam, pub et punk. C'est dans les vieux boyaux de porc qu'on fait la meilleure rosette : www.dangerhouse.fr @@@ Le groupe oi new yorkais **45 Adapters** vient de faire paraître son nouvel album sur **Pirates Press**, "Unstoppable", une vraie profession de foi : www.45adapters.com @@@

CAROTTÉ : Glouton gluten (CD, Slam Disques)

Et hop ! Un troisième album dans la besace pour les cousins québécois de Carotté. Les pignoufs ont formé leur groupe voilà une petite dizaine d'années avec la volonté avouée de traiter façon punk des airs folkloriques locaux, et peut-être faire rempart à une culture américaine un peu trop envahissante. Une règle toujours de rigueur aujourd'hui, la musique de la plupart de leurs morceaux étant de source traditionnelle, parfois arrangée. Les paroles, en revanche, sont clairement de leur cru, habile manière de faire cohabiter tradition et contemporanéité même si les thèmes restent quand même fortement ancrés dans le terroir ("Une bonne poutine", à ne pas confondre avec le néo tsar psychopathe qui dirige aujourd'hui la Russie en faisant sien la doctrine prônant l'hégémonie russe sur toute l'Europe développée par Pierre 1er, "Soupe à l'oignon", "Louis Bilodeau blues", "Tiguidou", "Bines à m'lasse", "Soirée Carotté"). Un crossover qu'on retrouve dans la composition même du groupe puisque, au milieu du trio purement rock guitare-basse-batterie, Carotté à ressorti des malles de leurs grands-parents banjo, mandoline, guimbarde, violon, accordéon ou harmonica. Les rythmes trépидants et foutrement dansants de Carotté paient cependant aussi tribut aux fanfreluches plus rock, comme l'introduction de "À soir on sort" pompée de manière goguenarde sur le "Ballroom blitz" de Sweet, déjà largement recyclée au fil du temps par nombre de groupes à travers le monde. Cette musique traditionnelle québécoise, issue des rengaines folkloriques importées aux Amériques par les premiers colons européens, fait évidemment pendant à la country américaine, née de la même façon. Je parle de la vraie country, celle des origines, pas l'ersatz frelaté actuel qui tient plus de la variété la plus rance que de l'authenticité rurale des origines. En revanche, le plus de Carotté, ça reste le chant, en français, ou plutôt en québécois, avec l'accent typique propre à la Belle Province - nettement plus prononcé cependant que chez toutes ces chanteuses roucoulantes qui phagocytent nos ondes alors qu'on ne leur avait rien demandé, on a déjà notre lot de lavasses vocales sans qu'il soit besoin d'en importer - accent si typique qu'on a parfois du mal à le comprendre, ce qui en fait aussi son charme puisqu'on a ainsi l'impression de se retrouver à la cour de Louis XIV, sauf que les paysans auraient envahi Versailles pour y danser la gavotte plutôt que le menuet. Carotté, ça pourrait être la version québécoise d'Hayseed Dixie ou de Steve'n'Seagulls, même esprit de corps de garde mais sans les références hard et heavy des Américains et des Finlandais, ce qui ne change rien à leur côté iconoclaste. Et puis, quitte à réactualiser le folklore, on préférera toujours Carotté à Chantal Goya, non ? Sauf à faire preuve d'une perversion intellectuelle pour le moins incompréhensible pour le musicologue éclairé.

MELMOR : Dremmwel du (CD, Pladennoù Tan/Mass Productions)

Boudiou, ça fait déjà trente ans que Melmor déclame son punk aux forts accents celtiques, accents dus essentiellement à l'usage d'un violon entêté et virevoltant, ainsi, bien sûr, qu'à la langue bretonne sur certains titres, ici trois sur les cinq d'un EP à la couleur plutôt noire, ce qui, si j'en crois la pochette du disque, se décline dans son titre, "Dremmwel du" voulant dire "Horizon noir" (j'ai quand même pris la peine de vérifier dans mon petit dico breton-français de poche avant de balancer une éventuelle connerie). "Horizon noir" qui est aussi le titre de la chanson qui ouvre le disque, l'une des deux chantées en français. On peut dire que Melmor a de la suite dans les idées quand il s'agit d'affirmer son discours. Même du côté de la reprise, "12 boled" de Trouz An Noz, on reste en terra cognita. Tellement cognita que Nico, le chanteur et guitariste de Melmor, joue aussi dans Trouz An Noz, ceci expliquant certainement cela. Melmor se font très discrets dans les bacs de disques, avec un seul album dans le biniou jusqu'à présent, tandis de "Dremmwel du" n'est que leur deuxième EP. Un peu chiche non ? Mais aucune pleutrerie discographique dans cette démarche, c'est surtout que le groupe a connu une longue période de vacances, entre 1999 et 2016, et quelques changements de personnel depuis leur reformation, ce qui ne facilite pas toujours les choses. À défaut de quantité, on a la qualité.



Les DIGGERS : Atmosphérique (CD autoproduit)

Premier album pour ce groupe landais qui préfère le bois des guitares à celui des planches de surf, même s'il y a beau temps que ces dernières ne sont plus que de bêtes bouts de plastique, certaines guitares bon marché aussi d'ailleurs. Merde, du coup, ma belle image introductive tombe un peu à l'eau, quelques précieuses minutes d'intense réflexion de foutues, c'est ballot. Je reprends, premier album pour les Diggers qui auront du mal à nous faire croire qu'ils n'ont pas été biberonnés au punk 77 tant leurs petites cantilènes basées sur à peine plus de deux accords, dans leurs meilleurs jours, déboulent comme un voleur en Converse tentant de semer des gendarmes en pataugas, avec célérité et souplesse, en se jouant des obstacles et en évitant de se retourner. Un punk croisé rock'n'roll, qu'on appelle donc punk'n'roll dans les milieux spécialisés, sur les bords aussi, pas de jaloux, et qui n'est pas sans nous rappeler quelques anciens de gros calibre type Ramones ou Wampas, ces derniers surtout dans le chant en équilibre instable dont on se demande toujours quant il va déraiper, mais aussi dans ces textes minimalistes qui jouent sur la répétition d'une poignée de vers entraînés par des rythmiques de guitare qu'on jurerait enfantés par l'union contre nature entre un train de marchandise et un Panzer en plein blitzkrieg. Les Diggers construisent des chansons nacreuses qui vous retournent la caboche dès la première écoute, et qui ne vous lâchent plus de la journée si vous avez le malheur de les écouter sur votre radio-réveil. Cet album, onze titres en une demi-heure, n'est pas sans m'évoquer ce que fait aussi Argent Ardent pour trouver une corrélation plus actuelle. C'est dire si ce punk'n'roll primal et fondateur semble être dans l'air du temps ces dernières années, ce dont je ne risque pas de me plaindre. Et puis quand même, pour contredire mon préambule, j'ajouterais qu'une pointe de surf se fraie tranquillement son chemin au

milieu de tout ça, c'est évident sur "Surfer sous la douche" ou "Surf station", mais un surf lui aussi fortement marqué par le punk, ce que les milieux autorisés sus-cités appellent donc surf-punk, logique, la sémantique punk ne s'embarasse guère de circonlocutions, de litotes ni d'euphémisme. Droit au but c'est droit au but, ce n'est pas oui peut-être éventuellement. Nos bonshommes n'y coupent pas, bien que ça leur ait pris cinq ans pour sortir ce premier jet d'acide, plus hyaluronique que chlorhydrique, mais ça valait bien cette lente maturation.

IN AUTUMN : What's done is done (CD, My Kingdom Music)

Oscillant entre doom et death metal avec de sérieuses prétentions mélodiques, on pourrait penser à In Autumn comme à un groupe plutôt imbu de lui-même, ce qui est parfois le cas dans le genre, mais non, les Italiens se montrent suffisamment ouverts d'esprit pour éviter de tomber dans ces petits travers. C'est que, si doom et death sont les fontaines auxquelles ils s'abreuvent, ils ne crachent pas non plus sur des turpitudes plus dark, voire gothiques, et plus agressives, même la noirceur et la mélancolie restent leur fond de commerce. In Autumn se forme en 2011 à Vicence, entre Vérone et Venise, autant dire que le drame romantique, dans la région, on connaît, ça doit même faire partie du folklore depuis que deux godelureaux locaux, Roméo et Juliette je crois qu'ils s'appelaient, ont fait du balcon le point central de toute déclaration enflammée qui se respecte. Ils auraient pu choisir l'entresol, ça aurait moins pénible pour les tourtereaux sujets au vertige. L'histoire ne dit pas si les velus-tatoués d'In Autumn ont satisfait à ces exigences comportementales dans leur prime adolescence, mais si tel fut le cas, ça a dû leur passer depuis bien longtemps. En effet, je doute fort qu'avec leur métal pour le moins chafouin ils soient aujourd'hui enclins à compter fleurette à une fan pré-pubère de Billie Eilish - putain, je ne vous raconte pas les recherches Google qui j'ai été obligé de faire pour trouver cette référence, mon historique de navigation en est encore tout retourné. Bref, tout ça pour vous signaler que "What's done is done" est le troisième album d'In Autumn et qu'il ne fait guère dans la sentimentalité, sauf si, bien sûr, on considère que les histoires mal barrées entre la Belle et la Bête ou entre Dracula et Mina Harker sont des parangons de romantisme dégoûlant de bons sentiments apes à faire pleurer n'importe quelle Cosette dans sa chaudière, sinon des larmes de sang. D'ailleurs, bien qu'Italiens, In Autumn ne célèbrent pas franchement les décors ensoleillés dont ils sont familiers, mais plutôt les atmosphères déclinantes et brumeuses d'une scène métal suédoise propice à la neurasthénie et à la biture à l'aquavit pour oublier qu'on y vit plus souvent dans les ténèbres que sous les ardeurs héliophiles, là où l'on prise plus la doudoune rembourrée que le string de combat en dentelle. In Autumn se présentent crânement comme les fils putatifs de Mars et de Thor, maniant la guitare plombée comme la lance du premier et la basse contondante comme le marteau Mjölnir du second, celui qui vous revient dans la tronche si vous avez le malheur de vous en servir sans l'assentiment de son propriétaire légitime, le meilleur antiviol du monde. Comme leurs ancêtres divins, In Autumn évitent de faire des prisonniers, trop chiant à nourrir, préférant se concentrer sur le butin extorqué aux victimes de leurs sérénades hypnotiques. La stratégie du serpent adaptée à la musique. Avec In Autumn, noire est la couleur, même si John Brunner n'a pas grand-chose à voir dans l'histoire, alors que Pierre Soulages aurait peut-être été dans son élément s'il avait eu la volonté de tenter de battre le record de la Calment plutôt que de jeter l'éponge trop tôt. "Ce qui est fait est fait" clament In Autumn, ô combien ont-ils raison.

ANTHARES : After the war (CD, M&O Music)

La guerre a des effets secondaires nocifs, c'est un fait, des effets primaires aussi d'ailleurs, demandez aux Ukrainiens ce qu'ils pensent de la façon de jouer, pour le moins vicieuse, de Poutine. Dans le cas d'Anthares, c'est la guerre bactériologique contre un virus savamment élaboré par quelques apprentis sorciers dans un laboratoire chinois qui a méchamment plombé leur liberté d'expression puisque "After the war" paraît cinq ans après leur album précédent, "Addicted to chaos", sorti en 2019. Non pas que le chaos, d'ailleurs, ait disparu avec la guerre, Anthares poursuivant sur la lancée thrash métal oldschool définie par le groupe depuis ses débuts. Oldschool ne signifiant pas passéiste, entendons nous bien, enfin, entendons nous, quand les guitares se calment un peu, autrement, le bombardement façon blitz des deux pistoleros adeptes du chiffre 6 (6 cordes, 6 coups et tutti quanti) est relativement peu propice à la discussion intime entre convives au coin du feu. Avant cela, pour les Bretons d'Anthares, la guerre avait déjà sévi pendant une première partie de carrière de guère plus d'un lustre de conflit (1996-2001), avec un

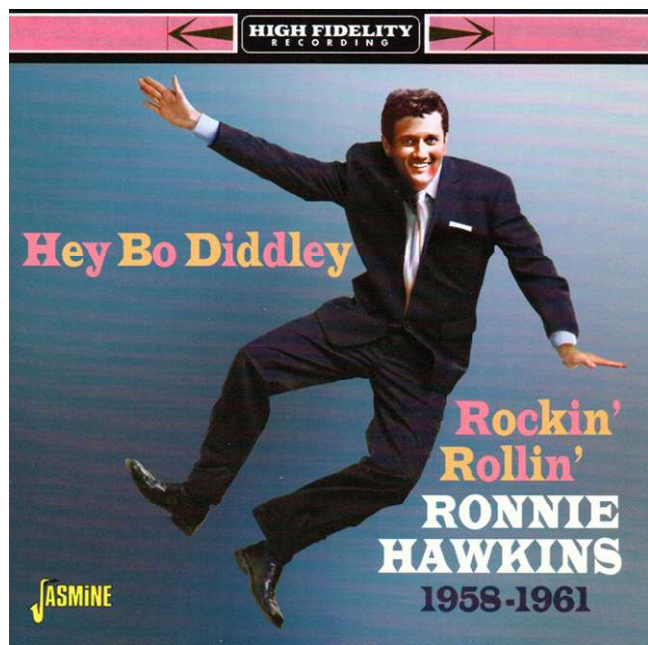
premier album comme haut fait d'armes, au point que, pour panser ses plaies, le groupe avait dû signer unilatéralement un armistice au début du 21e siècle. En 2013, s'étant réarmé de pied en cap et ayant mobilisé de nouvelles troupes - seul François, le chanteur, était déjà là lors des premières échauffourées, véritable vétéran pas encore rassasié du fracas des armes lourdes - Anthares reprenait les hostilités dans un monde aucunement rasséréiné. À ce titre, "After the war" tient plus de la méthode Coué que de la plus élémentaire déontologie informative vu que, pour l'instant, l'après-guerre n'est pas encore pour maintenant, et c'est un euphémisme. Quand, par miracle, ça se calme dans un coin, ça repart dans un autre, sans compter que, aujourd'hui, la guerre est moins une affaire d'états (oui, d'accord, encore un peu, mais pas tant que ça) que d'organisations terroristes délétères et aux contours plus que mouvants, quand elles ne se tirent pas dans les pattes (et dans la gueule) entre elles. C'est donc déjà bien le bordel messeigneurs, mais si, en plus, comme le laissent entendre Anthares, la menace vient aussi de l'espace ("Invaders from the outer space"), c'est sûr qu'on est mal barré, même si Ellen Ripley, Korben Dallas ou les Men In Black reprenaient du service, encore que, dans ce cas, je préférerais nettement me fier aux deux premiers (Bruce Willis n'est-il pas le mec qui a le plus de fois sauver la Terre de l'apocalypse ? Respect man !) plutôt qu'aux deux bras cassés de carton-pâte de Barry Sonnenfeld. En résumé, en attendant qu'un jour il y ait un "après-guerre", un vrai, mettons-nous déjà un peu dans l'ambiance avec Anthares et leur force de conviction contagieuse et péremptoire, au moins ne sera-t-on pas pris au dépourvu quand les armes se tairont. Hein ? Si, si, j'y crois... un peu. Beaucoup ? Hum ! Reste une dernière solution dans la comptine, je vous laisse vous rafraîchir la mémoire.



MADAME ROBERT : C'est pas Blanche-Neige ni Cendrillon (CD, At(h)ome)

On prend (presque) les mêmes et on repart pour un tour avec Madame Robert. Ça commence d'ailleurs dès la première approche de ce deuxième album, la pochette, avec l'égérie du groupe, Divina Boom, cette fois-ci en bistrotière typiquement parisienne. Un dogme géographique et culturel que Reuno martèle avec constance sur les deux premiers morceaux du disque, "Chez Madame Robert" et "Parisien". Pas la peine de phosphorer pendant des heures, avec Madame Robert c'est droit au but. Ce qui nous amène au deuxième contact, la musique. Là non plus, ça ne change pas fondamentalement d'avec le premier album, Madame Robert joue toujours avec ce rythme'n'blues semillant et pailleté qu'il était allé puiser, à l'origine, chez l'iconoclaste Nino Ferrer, celui des sixties. Tout juste peut-on constater que le groupe montre une légère propension à ralentir un peu le tempo sur certains morceaux, deux titres lents sur cet album alors qu'on n'en comptait qu'un sur le premier. Pas rédhibitoire, mais faudrait quand même pas que ça se généralise au risque de tomber dans un rmb bas de gamme beaucoup moins cordial que ce qu'on attend du groupe. Il reste néanmoins quelques belles petites pépites brillantes et scintillantes pour contrebalancer, comme "La fille du Dr Jekyll" et sa courte intro inspirée par Stomp Gordon ou Screaming Lord Sutch, selon vos affinités, ou son pont

gainsbourien. Pour ce qui est du groupe, on compte un changement dans ses rangs, Xa Mesa ayant cédé sa place à la batterie à Fabien Rault (Bebly, Little Odetta, Dual Tone, que des groupes se situant dans la mouvance rock'n'soul). Ce que Madame Robert perd en énergie rock'n'roll et punk, le groupe le gagne en groove, comme sur "À ciel ouvert", "Toutarien" ou "Irresponsable", tous titres qui, outre l'orgue prégnant et sautillant s'ornent de chœurs féminins du meilleur effet, tout ça étant probablement dû à Léa Worms (l'orgue c'est sûr, les chœurs j'en suis moins certain mais comme il n'est nulle part fait mention de choristes additionnelles, je le suppose). Quant aux textes de Reuno, pour rester fidèle à l'esprit Nino Ferrer ou Jacques Dutronc (plutôt Jacques Lanzmann d'ailleurs), ils sont toujours empreints de cette ironie subversive, de cette goguenardise narquoise, de cette malice facétieuse qui fait le charme de la langue française ("L'effet pervers"). Décidément, cette Madame Robert sait jouer de ses appâts, quel que soit son rôle, et sait transformer un conte de fées en comédie de genre décalée et pétulante.



Ronnie HAWKINS : Hey Bo Diddley - rockin' rollin' Ronnie Hawkins 1958-1961 (CD, Jasmine Records - www.jasmine-records.co.uk)

Pionnier tardif et méconnu du rock'n'roll, Ronald Hawkins est né le 10 janvier 1935 à Huntsville, Arkansas. À l'âge de 9 ans, sa famille s'installe à Fayetteville, Arkansas. Issu de la classe moyenne, son père est coiffeur et sa mère institutrice. À l'université, alors qu'il étudie l'éducation physique, il forme son premier groupe, les Hawks. Un groupe qui va l'accompagner durant une bonne partie de sa carrière malgré de nombreux changements de personnel. Le nom de son groupe est tellement indissociable du chanteur qu'il sera lui-même surnommé the Hawk, le "faucou" en français. L'un de ses albums, paru en 1971, porte le titre "The Hawk" de même que le label qu'il crée au Canada. À ses débuts, Ronnie Hawkins se produit régulièrement en Arkansas, Oklahoma et Missouri. Ses études finies, il ouvre un club à Fayetteville, le Rockwood Club, dans lequel il programme des gens comme Jerry Lee Lewis, Carl Perkins, Roy Orbison ou Conway Twitty. Sur les conseils de ce dernier, à partir de 1958, Ronnie Hawkins commence à tourner régulièrement au Canada. Son succès est tel dans ce pays qu'il décide de s'y installer, devenant résident permanent en 1964. C'est la raison pour laquelle beaucoup croient qu'il est Canadien alors qu'il a conservé sa nationalité américaine. Quand il s'installe au Canada, les Hawks le suivent mais tous finissent, au bout d'un moment, par rentrer aux États-Unis, à l'exception du batteur Levon Helm. Ronnie Hawkins est donc obligé de recruter de nouveaux musiciens pour renforcer sa petite confrérie. Au fil du temps, le guitariste Robbie Robertson, le bassiste Rick Danko, le pianiste Richard Manuel et l'organiste Garth Hudson, tous originaires de l'Ontario, rejoignent les Hawks, en devenant la formation la plus célèbre, surtout quand il quitte Ronnie Hawkins en 1964 pour voler de leurs propres ailes et pour accompagner Bob Dylan après avoir pris le nom de the Band. Malgré le fait qu'il devienne chanteur dès le milieu des années 50, ce n'est qu'en 1958 que Ronnie Hawkins fait paraître son premier disque, une reprise de "Hey Bo Diddley" de Bo Diddley, mais le disque paraît sous

le nom de Canadian. De même, en 1959, son deuxième single, la reprise de "Kansas City" de Little Willie Littlefield, paraît sous le nom de Rockin' Ron & Rebels. Ce n'est qu'à partir de son troisième single qu'il utilise enfin son vrai nom, Ronnie Hawkins. Il s'agit de "Forty days", une reprise de "Thirty days" de Chuck Berry. Ronnie Hawkins ne sort que peu de disques durant ses plus de soixante ans de carrière, à peine une vingtaine d'albums et une bonne trentaine de singles. Ne connaissant qu'un maigre succès public. Pour ne retenir que ses top 10, tous canadiens, aucun américain, son meilleur classement dans son pays d'origine étant la vingt-sixième place de "Mary Lou" en 1959, une reprise de Young Jessie, pour ne parler que de ses top 10 donc, citons la huitième place de "Bluebirds over the mountain" en 1965, la deuxième de "Patricia" en 1971, la huitième de "Lonesome town", reprise de Ricky Nelson, en 1973, et la septième de "(Stuck in) Lodi", reprise de Creedence Clearwater Revival en 1981. Côté albums, son meilleur classement reste la douzième place canadienne d'un disque intitulé "Ronnie Hawkins" en 1970, différent de son premier album qui portait le même titre paru en 1959. Quant aux labels, Ronnie Hawkins reste fidèle à Roulette de ses débuts en 1959 jusqu'en 1964. Ensuite, ce sera une valse d'étiquettes, on le retrouvera sur Cotillion, Monument, Pye, United Artists, Quality, Trilogy, Epic ou sur son propre label, Hawk. En 2002, il fait paraître son dernier album, "Still cruisin'". À ses débuts, si Ronnie Hawkins fait essentiellement du rock'n'roll, comme en attestent les titres de certains de ses albums, "Mr Dynamo" en 1960, "Rock'n'roll resurrection" en 1972, "Giant of rock'n'roll" en 1974, "Rockin'" en 1977 ou "The Hawk and rock" en 1982, il se tournera ensuite souvent vers la country, le folk et les ballades. Leur consacrant parfois des albums entiers comme "Folk ballads of Ronnie Hawkins" en 1960 ou "Sings the songs of Hank Williams" en 1961. Au milieu de tout ça, la vie et la carrière de Ronnie Hawkins sont jalonnées d'événements divers. En décembre 1969, il héberge John Lennon et Yoko Ono dans sa propriété de Mississauga, Ontario, alors que le couple est en pleine promotion de sa campagne pour la paix dans le monde, participant au concert "Toronto Peace Festival". C'est chez Ronnie Hawkins que John Lennon signe sa série de lithographies érotiques "Bag one" qui lui vaudront quelques démêlés avec la justice pour pornographie. Au début des années 70, dans un nightclub canadien, Ronnie Hawkins découvre un jeune guitariste qu'il engage dans son groupe, Pat Travers, qui deviendra plus tard une vedette de la scène hard-rock. En 1975, Ronnie Hawkins apparaît dans le film "Renaldo and Clara" de Bob Dylan, il y incarne Bob Dylan lui-même dans les scènes de fiction. L'année suivante, en 1976, il est invité à participer au concert d'adieu du Band, concert documenté par le film de Martin Scorsese, "The last waltz", qui sort en 1978. Au cinéma, on le voit dans quelques films comme "Heaven's gate", "Les portes du paradis", de Michael Cimino, aux côtés de Kris Kristofferson. En 1995, à l'occasion de son soixantième anniversaire, il donne un concert au Massey Hall de Toronto où il invite quelques-uns de ses amis, Carl Perkins, Jerry Lee Lewis, Jeff Healey ou le Band, reformé pour l'occasion. Un album et une vidéo sont tirés de ce concert, tous deux intitulés "Let it rock". Ronnie Hawkins est mort le 29 mai 2022 à Peterborough, Ontario, à l'âge de 87 ans, de causes non révélées, mais, en 2002, on lui avait diagnostiqué un cancer du pancréas dont il avait semble-t-il guéri. Ou pas. Comme son titre l'indique, cette compilation est un florilège de ses quatre premières années de carrière, ce qui correspond à ses quatre premiers albums sur Roulette, ou plutôt cinq puisque deux titres sont extraits de "Mojo man", son cinquième album paru en 1964 mais enregistré en 1961, une petite prouesse temporelle qui permet au compilateur d'être le plus exhaustif possible dans ce genre d'exercice. Au total, ce sont vingt-cinq morceaux qui sont extraits des quatre albums sus-mentionnés tandis que six autres sont parus uniquement en singles. Se nourrissant aux racines du rock'n'roll, Ronnie Hawkins enregistre de nombreuses reprises puisées chez Bo Diddley, Chuck Berry, Larry Williams, Billy "The Kid" Emerson, Chuck Willis, Carl Perkins, Hank Williams, Hank Ballard ou Dale Hawkins (son cousin), entre autres. Mais il écrit aussi bon nombre de ses chansons, on compte treize de ces originaux sur cette anthologie, beaucoup d'entre eux étant co-crédité à une certaine Jacqueline Magill, une personne qui reste assez mystérieuse puisqu'on ne trouve son nom au crédit de chansons qui ne sont parues que sur le label Roulette, et sur aucun autre, et, à la louche, jusqu'en 1961, du coup, beaucoup pensent que cette Jacqueline Magill aurait pu être la petite amie de Morris Levy, le patron de Roulette, durant cette période, habile façon pour le retors label manager de gagner un peu plus d'argent sur le dos de ses artistes. Autre possibilité, Jacqueline Magill pourrait être un pseudonyme pris par Morris Levy lui-même. Le margoulin était coutumier du fait d'ajouter des crédits indus aux chansons qu'il produisait, utilisant même parfois son propre nom pour ce faire. Bref, tout ça pour dire que cette compilation est une belle

présentation de Ronnie Hawkins pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore, se focalisant sur ses titres rock'n'roll, ce qui est plutôt une bonne chose, avec quelques belles réussites parmi lesquelles on remarquera, évidemment, la trilogie primale "Hey ! Bo Diddley", "Forty days" et "Mary Lou", puis, plus tard, "Ruby baby" (the Drifters), "Dizzy Miss Lizzy" (Larry Williams), "What'cha gonna do (when the creek runs dry)", "My gal is red-hot" (Billy "The Kid" Emerson), "The ballad of Caryl Chessman (Let him live, let him live, let him live)" - chanson qui crée la controverse puisqu'elle prend la défense de Caryl Chessman, accusé de viols et de braquages, faits pour lesquels il est condamné à mort en 1948 avant d'être exécuté en 1960, son cas ayant été médiatisé à outrance à l'époque - "Hey Boba Lou", "Dreams do come true", "Honey don't" (Carl Perkins), "Sick and tired" (Chris Kenner), "Baby Jean", "Summertime" (George Gershwin), "John Henry" (traditionnel folk), "Cold cold heart" (Hank Williams), "Susie Q" (Dale Hawkins), au total trente-trois morceaux d'un rock'n'roll énergique juste ce qu'il faut, arrangé élégamment et interprété nerveusement par un Ronnie Hawkins rompu à l'exercice scénique durant plusieurs années avant d'enregistrer ses premiers disques. La meilleure école qui soit.

AGROTÓXICO : Era do caos (LP, Break The Silence/Mass Productions/Red Star Recordings)

Décidément, les groupes trentenaires se portent bien ces temps-ci, ce numéro de la "442ème Rue" s'en fait le témoin avec plusieurs chroniques de disques célébrant les trois décennies d'existence de leurs auteurs. C'est le cas des Brésiliens d'Agrotóxico. À ceci près que ce nouvel album arrive dix ans après le précédent qui, si vous avez bien posé votre opération, était paru ? J'attends votre réponse. Pour leur vingt ans ? Oui, tout à fait. Bravo. Un bon point. À l'époque, cet album s'intitulait "XX" pour lever toute équivoque, mais Agrotóxico n'a cependant pas poussé le comique de répétition jusqu'à intituler celui-ci "XXX", faut quand même pas exagérer. Le groupe a préféré lui choisir un plus actuel et très explicite "Era de caos" qui, même si vous ne parlez pas un traître mot de portugais, devrait cependant vous laisser imaginer dans quel état d'esprit il a été conçu, une "Ère de chaos" qu'on devine largement inspirée par les années Bolsonaro, années de plomb qui ont vu le Brésil, comme les États-Unis de Trump, se vautrer dans les scandales, écologiques, financiers, politiques, faites votre choix. Agrotóxico chantant dans leur langue maternelle, le portugais, il est évidemment impossible aux non lusophones de rentrer dans les détails lexicologiques de leurs chansons, mais le groupe n'ayant jamais été réputé pour sa timidité orale, il est facile de supposer que son punk-hardcore ne soutient pas une thèse vantant la poésie éthérée de la senteur florale ou du pépiement des petits oiseaux - laissons ça aux inoffensifs plumitifs - sauf bien sûr afin de s'en servir pour mieux dénoncer les effets pervers du défrichement sauvage et industriel de la forêt amazonienne durant les quatre années de mandat de l'autre salopard. Et il ne s'agit là que d'un exemple parmi beaucoup d'autres. Des titres comme "Decadencia" ou "Sindicato do crime" parlent d'eux-mêmes. On peut même supposer que si Agrotóxico sont sortis de leur silence après une décennie de mutisme, sur disque s'entend, les exactions de Bolsonaro n'y sont certainement pas étrangères. Aujourd'hui, ce dernier n'est certes plus en place, mais il faut toujours rester vigilant. Trump qui risque de revenir au pouvoir après en avoir été éjecté nous prouve que rien n'est jamais définitivement acquis. À l'aune de cet exemple, il y a gros à parier qu'Agrotóxico ne sont sûrement pas près de prendre leur retraite, si toutefois ils en avaient envisagé la possibilité. Car, même s'ils n'ont pas sorti de disques pendant dix ans, le groupe n'en est pas moins resté actif sur scène pendant tout ce temps. Et ce ne sont sûrement pas les quelques cheveux blancs qu'ils arborent désormais qui risquent de les rendre moins énervés, ce disque en est la preuve, pas moins rapide que les autres, pas moins virulent non plus, un seul morceau, sur les quinze, dépasse les trois minutes, tandis que dix n'atteignent même pas le double tour de cadran d'une trotteuse shootée au catarra. La palme de la furie revenant aux dix-neuf secondes de "Acostume-se ao perigo", "S'habituer au danger", tout un programme, on sent le vécu et on ferait bien d'en prendre de la graine en Europe avec un Poutine de plus en plus pressant à nos portes. Mais, comme d'habitude, nous nous réveillerons sûrement trop tard, souvenons-nous de 1939.

SHORELINE : To figure out (CD, Pure Noise Records)

Les Allemands de Shoreline se sont hissés au pinacle de la scène emo-punk européenne à la force du poignet et du jarret. Le groupe s'est formé en 2015 à Münster, au nord-ouest de l'Allemagne, et son éducation s'est faite à la dure, en écumant tout ce que la région compte de squats, de salles à peine plus grandes qu'un local de répétition ou de clubs souterrains, dans tous les sens du terme. Au point qu'on peut se demander comment les zigotos ont trouvé le moyen de s'exprimer pleinement, physiquement s'entend, quand on sait que Hansol Seung, le chanteur-guitariste, d'origine coréenne, passe son temps, quand il n'est pas devant son micro, à sauter partout, comme si la pesanteur ne parvenait pas à lui imposer sa loi. Au pays de la bière, la musique de Shoreline a eu le temps de fermenter selon des procédés ancestraux, non sans que le groupe ne nous fasse goûter le résultat avec la régularité que montraient les armées teutoniques à tourner leur regard vers la façade orientale de la ligne bleue des Vosges en des temps qui, heureusement, semblent révolus. Shoreline est si sûr de l'efficacité de son punk mélodique que, depuis 2019, le groupe multiplie les sorties discographiques, avec quasiment un disque par an, "To figure out" est leur troisième album, discographie complétée par deux EP et un single. Pas mal pour un groupe qui a mis du temps avant de franchir le seuil d'un studio mais qui, tel un moteur diesel, une fois chaud, ne s'arrête plus qu'aux feux rouges, et encore, à condition qu'il n'y ait pas de flics dans les parages. Et s'il fallait une preuve supplémentaire de l'aura acquise par Shoreline aujourd'hui, il suffirait de mentionner l'invitation lancée, sur "Workaround", à Chris Cresswell, chanteur et guitariste des Flatliners et de Hot Water Music. Même si ce genre d'intervention n'est jamais essentielle, ça a toujours le mérite de marquer un jalon important dans la carrière d'un groupe. Pareil pour la signature avec le label américain Pure Noise qui permet à "To figure out" de connaître une vraie distribution internationale et plus seulement allemande, pour le premier album, ou européenne, pour le deuxième. Une évolution progressive et logique pour un groupe qui a su faire preuve de patience et d'abnégation, sans brûler les étapes. Trop de ses coreligionnaires se sont ainsi cramés les ailes avant de trouver leur vitesse de croisière. Shoreline est à découvrir d'urgence si vous aimez le punk, la mélodie et les bons sentiments, pas ceux, équivoques, des rimailleurs poussifs du rap ou de la variété, un peu de tautologie ne peut nuire.

CHIEN FLIC : Wouf ? (CD, Dirty Slap Records/You Suffer Records)

Attention, on est à la limite de la bavure policière avec ce groupe implanté entre Bretagne et Touraine. Otez-moi d'un doute, un chien policier ça peut postillonner aussi hein ? Même s'il n'a pas officiellement la rage, une petite morsure au mollet comme ça, en passant, par inadvertance, qui le verra dans le feu de l'action ? D'ailleurs, que voilà un terme parfaitement adapté au cas de Chien Flic, un groupe fast-core moins frileux qu'un yéti adepte d'épilation intégrale. Chien Flic joue définitivement plus vite que son ombre comme le prouvent les dix titres de ce premier album assésés en autant de minutes. Ah ça ne rigole pas ! Ni du côté des berceuses, qui vous endormiraient un bébé en un quart de seconde, ni du côté du discours, qui tape allègrement sur tout ce qui bouge et qui a le don de faire chier son monde. Des exemples ? "Macron poufiasse", qui ne s'en prend pas spécialement à Brigitte comme on pourrait le penser mais aussi à son mari gérontophile puisque "poufiasse" est ici à prendre dans son acception régionaliste normande qui en fait un mot non genré s'appliquant à un individu marquant un profond dédain pour ceux qu'il juge inférieur, c'est-à-dire à peu près 99,99% de l'humanité, si ça ne vous rappelle pas un certain locataire élyséen. Mais aussi de petites ariettes comme "Fuck your phone" ou "Sit down to pee". Chien Flic cultive également sa différence dans sa composition avec deux chanteuses, adeptes d'un art oratoire aussi strident que violent, qui poussent le mimétisme jusqu'à s'appeler toutes deux Claire, avouez que les probabilités ne jouaient quand même pas en faveur d'une telle occurrence, et, en sus d'un batteur Duracell au lithium-ion, deux guitares évoquant un lamier d'hélicoptère, mais pas de basse, instrument probablement jugé trop falot dans le contexte. Par contre, pas entendu l'amorce d'un seul wouf dans tout ce chantier, du coup, un doute m'étreint, les membres de Chien Flic ne seraient-ils pas de race canine ? Tout ça ne serait-il que publicité mensongère ? Chien Flic ne seraient-ils que de frustes humains ? Warf ! Warf ! Je m'en vais me confier à mon réverbère préféré, lui au moins me comprend et saura me consoler de cette déconvenue identitaire.

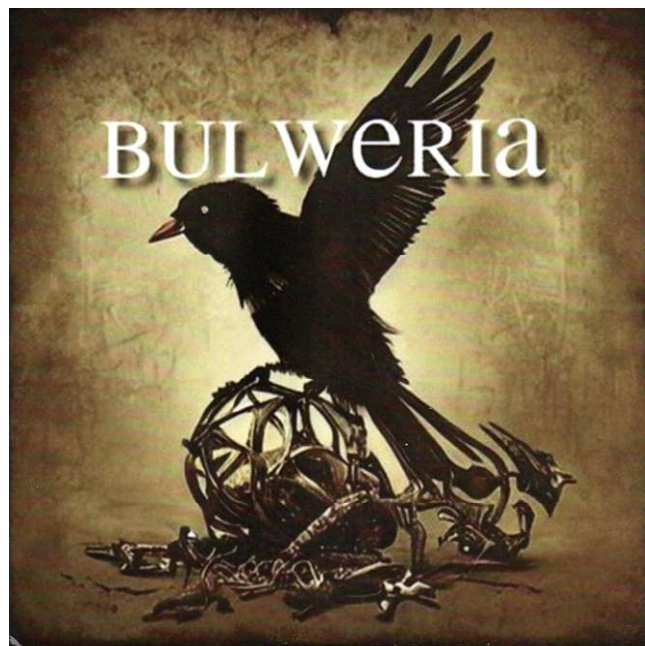
SYSTEM OF SLAVES : Masters of mankind (LP, Rejected Abuse/Mass Productions/Urinal Vinyl Records/Deviance/Emergency Records/Let The Bastards Grind/Little Jan's Hammer Records)

La mouvance punk galloise vient encore de frapper avec ce nouveau groupe né des cendres de plusieurs autres combos bien grincheux dont les jérémiades agacées ont toujours servi la bonne cause, des factions activistes comme In The Shit (beaucoup) ou Social Experiment (un peu) dans lesquels les trois quarts des membres de System Of Slaves ont fait leurs armes, mais pas que, sauf que détailler le CV de chacun pourrait presque occuper toute cette chronique, je vous laisse donc vous renseigner par vous-mêmes. Des proportions de quatre quart qui ne s'arrêtent pas à la composition du groupe et qu'on trouve aussi dans sa musique, entre punk, hardcore, crust voire métal, même si le dosage entre tout ça n'est ni martial ni égalitaire. Si la pâtisserie est une science exacte, la musique ne l'est pas forcément. System Of Slaves, c'est d'abord du punk pour le fond, du hardcore pour ce qui est du chant féminin, du crust du côté des grognements masculins, et éventuellement du métal dans certains riffs de guitare. Le tout subtilement mêlé en un appareil fort savoureux. Avec un tel pedigree, on se doute que Systems Of Slave ne fait pas vraiment dans la louange béate ou la flagornerie de bas étage, le groupe affiche sa lutte contre les turpitudes humaines avec rage et fureur tout en essayant de garder un minimum d'espoir, ce que résume assez bien un titre comme "Chaos and order" ou même l'intitulé de l'album, "Masters of mankind", même si la désolation graphique de la pochette tendrait à prouver que tout est foutu. Des points de vue ambivalents qui animent certainement la plupart d'entre vous et dont System Of Slaves se font les porte-parole. À noter que cet album n'est paru qu'en vinyl, mais avec un code de téléchargement que je vous engage vivement à utiliser puisque, outre les douze titres du disque, vous aurez droit à un petit bonus, et pas des moindres, une reprise de "Ace of spades" de Motörhead, le genre de petites attentions dont on ne se lasse pas.

VÆGTLØS : Aftryk (CD, P.O.G.O. Records)

Décidément, ce numéro de la "442ème Rue" ne respire guère la joie de vivre vu les disques qui y sont chroniqués, mais je pense que le fond de l'abysse est atteint avec ce groupe danois dont le nom est déjà un plaidoyer pour les explorations extrêmes, Vægtløs voulant dire "en apesanteur" dans la langue d'Andersen dont au moins l'un des personnages, la Petite Sirène, était elle-même adepte de plongée en eaux profondes. Outre ce double clin d'œil, volontaire ou pas, on ne peut cependant pas dire que la musique de Vægtløs le soit, en apesanteur, tant le post métal mâtiné de black, d'emo, parfois de screamo ou de hardcore, est férocement enraciné dans des sonorités capables de vous plaquer au sol un missile balistique ou un Antonov An-225 sans possibilité d'échapper à la gravitation, ce que ni Newton ni Einstein n'avaient imaginé au cours de leurs petites agitations cognitives. Cet album de Vægtløs ne comprend que quatre titres, tous tournant autour des dix minutes, ce qui exclut d'office toute velléité poppissante et futile. Des titres construits selon le même schéma, un démarrage plutôt lent qui se transforme soudain en éruption sonore véhémement, assourdissante et destructrice. En plus d'empêcher un missile ou un avion de décoller, la musique de Vægtløs est même propice à leur pulvérisation instantanée d'un seul et banal accord de guitare. Pour ce qui est des textes, on reste dans le même état d'esprit, encore que là, je suis obligé de m'en tenir aux déclarations du groupe puisqu'il déclame en danois, langue que je maîtrise relativement mal, même après quelques lampées d'alcool de patate. Selon leurs dires, donc, les chansons de cet album ont été écrites suite à la mort de certains de leurs proches, ou, à tout le moins, après de sérieux soucis de santé. C'est sûr qu'on est loin de la marrade collective d'une quelconque fête à Neuneu. Et pour l'animateur radio qui frétille toujours frénétiquement en moi, ce disque, c'est double peine puisque, si les titres des chansons sont en danois, Vægtløs a pris plaisir à en faire des titres à rallonge, de véritables phrases pour tout dire, qui tiennent allègrement sur plusieurs lignes, je ne les reproduirai d'ailleurs pas ici au risque d'y consacrer la moitié de la pagination de mon estimable feuille de chou, alors, imaginez ma mortification lorsque je dois les annoncer à l'antenne, épreuve à laquelle je ne saurais me soustraire, l'information étant certes mon devoir pour paraphraser mon ami Bibi, sur une autre antenne, mais surtout parce que je ne saurais faire l'impasse sur la diffusion d'un disque qui, s'il a définitivement fait passer mon sens de l'ouïe de vie à quasi trépas, m'a aussi tellement remué la tripaille qu'il m'est devenu impossible de ne pas faire partager ce plaisir pervers, certains diraient masochiste, à mes chers auditeurs, ou ce qu'il en reste. Cet album est peut-être une tuerie mais, dans la nature, celle-ci ne reprend-elle pas ses droits après ce qu'on pense avoir été la pire des catastrophes. Si l'apesanteur ressemble à la musique de Vægtløs, je vais peut-être tenter de prendre la place de Thomas Pesquet la

prochaine fois qu'il s'enverra en l'air, j'ai toujours rêvé de faire de la figuration dans "2001, l'odyssée de l'espace", ce serait une excellente occasion de prendre mes désirs pour la réalité.



BULWERIA : Bulweria (CD, M&O Music)

Hardi les gars, levons haut nos chopos pour saluer le nouvel opus de Bulweria, douze ans après leur premier album, quatorze ans après la formation du groupe. Et je parle bien de chope, pas de demi, car à ce rythme, même avec une chope par disque, on ne risque guère la cirrhose du foie. Ce qui est un bien pour notre santé physique, certes, mais un tantinet frustrant pour l'entretien de nos oreilles. En effet, entre deux disques de Bulweria, le cérumen a le temps de prendre racine et de se transformer en concrétion, ce qui fera peut-être le bonheur des anthropologues des prochains millénaires, quand ils étudieront nos crânes calcifiés et qu'ils y découvriront de véritables stalactites à la place du marteau, de l'enclume ou de l'étrier. Avant d'en arriver à de telles extrémités, savourons donc le Bulweria nouveau, que le groupe présente comme un EP, avec ses six titres, mais que je préfère moi-même qualifier de mini-album avec sa petite demi-heure de musique. L'éternel conflit entre la chope à moitié pleine ou à moitié vide, qui ne devrait d'ailleurs pas en être un de conflit vu que, pour ma part, quand ma chope est à moitié vide, je me dépêche de l'écluser pour faire en sorte qu'elle soit derechef pleinement pleine après passage par la case tireuse, même sans toucher 20 000. Mais je suppose que mes problèmes existentiels ne vous intéressent pas plus que ça et que vous préférez que je vous touche deux mots de Bulweria. Si fait mes princes, si fait. Le groupe s'est donc formé en 2009 à Auch, en trio, pour tenter de se faire une place sur la planète métal. Après un premier album en 2010, le groupe fait une pause de quelques années avant de revenir aux affaires récemment, toujours en trio mais avec un léger changement de personnel. Si le batteur Nicolas Mendousse, seul membre fondateur encore en place, et le guitariste Mickaël Le Van, déjà présent sur le premier album, sont toujours de la partie, la chanteuse Ivy Brizard - coup de bol, ses parents ont eu la sagesse de ne pas la baptiser Marie... oui, je sais, elle est nulle, ma blague, pas mademoiselle Brizard, je ne me permettrais pas, mais je n'ai jamais prétendu être toujours au top - apporte désormais son chant, en tirades plus ou moins aériennes, pour alléger quelque peu la musique des deux bourrins derrière. Ce chant féminin est aussi l'une des composantes principales du côté expérimental du groupe puisque, si le métal coule à flot, les cassures de rythme plus calmes et les parties chantées presque lyriques d'Ivy (sans non plus monter trop haut dans les aigus, on ne parle pas de la Castafiore) amènent un côté aventureux qui n'est pas fait pour me déplaire, loin de là. D'ailleurs, le groupe ne cite pas Slayer et Meshuggah comme leurs principales influences pour rien. Bulweria est un compromis revendiqué entre ces deux parrainages musicaux. Rien à voir avec le reste mais, si vous vous demandez où Bulweria a bien pu trouver son nom, c'est sûrement dans un guide ornithologique quelconque puisque *bulweria* est le nom latin d'un genre d'oiseaux marins regroupant trois espèces de pétrels dont l'une, *bulweria bifax*, est probablement éteinte aujourd'hui. J'ose espérer que Bulweria, le groupe, n'y est pour rien, sinon emmerdes assurées avec Alain Bougrain-Dubourg.

FIFTY ONE : Love hate (CD, M&O Music)

Attention aux faux amis, des groupes qui s'appellent Fifty One, il en existe plusieurs - faut-il y voir un rapport avec la Zone 51 chère aux petits hommes gris, et non plus verts depuis longtemps ? Celui qui nous préoccupe ici est originaire de Tarbes, donc élevé au bon air des Pyrénées, enfin, à leur pied, ce qui doit toujours moins sentir qu'une collection de rangeos après un vrai pogo virril mais correct (bien rouler les "r" pour faire terroir). Ça doit être pour ça qu'ils respirent la santé et qu'ils pétent le feu, c'est en tout cas ce qui transpire de cet album de punk-rock élémentaire fleurant bon sa Californie des années 90, avec, de ci de là, quelques accents pop ou hardcore plaisamment distillés pour ne pas trop trancher dans le vif d'une musique par ailleurs plutôt homogène. On peut aussi y déceler un petit cillement purement rock'n'roll avec l'instrumental d'introduction, "Adios motherfucker", une poignée d'accords skankants parcimonieusement éparpillés dans un titre comme "Wearing black" ou une fragrance celtique dans le bien nommé "The Irish punk". Un disque enjoué malgré ses guitares bien senties et ses rythmiques percutantes qui soulignent, accessoirement, l'expérience déployée par le quatuor. En effet, si "Love hate" est leur premier album, le groupe existe depuis 2015, ce qui commence à faire, sans compter qu'auparavant tous avaient déjà, semble-t-il, un passé chargé dans le domaine punk. Ne nous étonnons donc pas si les lascars maîtrisent leur sujet avec une belle maestria. En revanche, ne vous fiez pas au titre du disque pour tenter de discerner le fond du propos de Fifty One puisque la dichotomie "amour haine" n'est que lexicale. Si, globalement, les thèmes des chansons parlent relativement peu d'amour, ils n'abordent pas franchement non plus la haine, loin de là. Le punk-rock débridé de la musique véhiculant une certaine neutralité émotionnelle bienveillante. En gros, s'ils ne se répandent probablement pas en câlinous généralisés dès qu'ils descendent faire leurs courses, il y a également peu de chances qu'ils mettent des coups de boule dès qu'ils croisent quelqu'un dans la rue. Ou alors ils cachent bien leur jeu. Ce qui devrait être un argument majeur pour aller les voir en concert dès qu'ils passeront près de chez vous. Perso, en tout cas, c'est ce que je me promets de faire à la première occasion, même si, de nos jours, voir les groupes du sud franchir la Loire pour venir jouer dans le nord devient assez rare, le COVID, la flambée du prix de l'essence et, plus généralement, l'inflation galopante n'ont pas aidé, ces dernières années, à la dispersion de la diaspora rock. Et comme je doute fort que Fifty One soient très intimes avec Gabriel Attal pour profiter de son avion de fonction, qui multiplie pourtant les vols à vide pour aller récupérer, tel un petit chien-chien fidèle, le jeune roquet aux quatre coins d'un hexagone extensible, je pense que, dans un premier temps, je devrai me contenter de ce disque, ce qui n'est déjà pas si mal.

The CHISEL : What a fucking nightmare (CD, Pure Noise Records)

Les Londoniens de the Chisel se conforment au concept injurieux du punk anglais via le titre de ce disque qui débaroule avec la finesse d'un dragster en pleine crise de speed ou la délicatesse d'une éjaculation très tardive d'un Rocco Siffredi qui viendrait de se taper un plateau complet de catcheuses WWE. Autant de tumultueuses agapes qui ne font guère songer à la nouvelle sensation pop du moment. Le groupe ne perd d'ailleurs pas de temps à chercher sa voie, formé en 2020 il sort un premier EP dans la foulée suivi de deux autres en 2021 et d'un premier album l'année suivante. Le COVID ? Rien à branler ! Le Brexit ? Rien à foutre ! Ce ne sont pas de petits aléas sanitaires ou géopolitiques qui vont les empêcher de cracher leur venin, de hurler leur rage ou de trancher dans le vif d'une société à la dérive. Leurs chansons sont de véritables coups de poing dans la gueule d'un monde qui ne leur plaît pas et ils le font savoir, avec sauvagerie et dureté de ton, "Fuck 'em", "Lying little rat (Propaganda)", "Vengeance is for me", "Cuts like a knife", si vous aviez des doutes quant à leurs mauvaises manières, vous devriez désormais être fixés sur leurs motivations combattives. "What a fucking nightmare" est un album sans concession, y compris commerciale, avec ses seize morceaux qui ne dépassent pas les deux minutes de moyenne, quand je vous dis qu'ils jouent vite et fort, ce ne sont pas des craques. Chez the Chisel, il y a clairement un côté punk-hardcore original qui retrouve l'esprit du début des années 80 quand nombre de groupes décidèrent de passer la surmultipliée en branchant un turbo qui, pour virtuel qu'il était, n'en boostait pas moins quelques accords déjà bien sanguinolents. Ça n'est d'ailleurs pas un hasard si, au cours de leur pourtant encore brève carrière, ils ont déjà réussi à faire la première partie de groupe comme Circle Jerks ou GBH, quand on se renifle mutuellement le derrière, il y a des chances qu'on se trouve des affinités électives. Pareil avec le

label américain Pure Noise qui sort ce deuxième album, un label spécialisé dans le punk, le hardcore, voire le métal, les plus durs et les plus abrasifs, un label sur lequel the Chisel a naturellement trouvé sa place, ne déparant pas un catalogue bien urticant. The Chisel seraient-ils les punaises de lit du punk d'aujourd'hui ? Je ne suis pas loin de le penser. Gare à la prolifération pour les allergiques aux riffs de percheron et aux accords de cochon sauvage. D'autant qu'il n'existe pas de traitement connu, sinon la mithridatisation, celle que je pratique moi-même depuis plus de quarante ans, inutile de dire que, non seulement je suis immunisé, mais que j'en redemande puisque, comme pour les antibiotiques, il me faut des doses toujours plus fortes pour assouvir mon addiction. Avec the Chisel, je suis servi, et même bien servi, rab de pudding et supplément de fish'n'chips généreusement dispensés. Raahhh ! Putain que ça fait du bien de s'enquiller un album pareil au saut du lit, ça vous remet direct les idées en place sans phase de décompression inutile, presque aussi efficace qu'un mug de café plein à ras bord. Alors la conjonction des deux, je vous laisse imaginer dans quel état d'esprit j'aborde la journée à venir, à peu près aussi excité qu'une puce épileptique, ce qui me permet de tenir face aux agressions sociétales et politiques qui s'acharnent sur nous, petit peuple d'en bas. Avec un tel disque, the Chisel sont tranquillement en train de s'installer dans mon panthéon punk personnel.

BUDZ : Are you ready ? We are ! (CD, Mass Productions/ Keponteam/Emergence Records)

Bon sang de bois ! On connaissait "Les cochons dans l'espace", ne voilà-t-il pas que Budz viennent d'inventer le carpet bombing de porcinets, un truc qui serait vachement efficace sur des islamistes, sûrement plus que de vraies bombes que ces derniers manipulent mieux que tout le monde ces derniers temps. Au moins, selon leur déclaration liminaire, sont-ils prêts à toute éventualité, même si on ne sait pas laquelle. En revanche, pour comprendre ma blague à deux dinars, mieux vaut vous procurer ce disque et admirer le photomontage qui se cache sous le CD. Et là, ça ne tient qu'à vous, je ne peux pas faire mieux. Ceci dit, une fois étalé leur petit viatique, reste à Budz (ce nom ressemble à un juron inconnu du capitaine Haddock) à nous convaincre du bien fondé de leur préparation. Là, c'est facile, on a onze titres et un peu plus de vingt minutes pour nous rendre compte que les Rouennais se sont entraînés comme des champions olympiques. Leur punk est élané, tout en muscles et il a la soif de vaincre (comme on doit dire dans "L'Équipe" je suppose). Un punk fortement dopé au hardcore auquel il ne faut pas plus de deux minutes pour avoiner chacune de ses chansons. Budz sont les Usain Bolt du punk frenchie, les Lance Armstrong du hardcore hexagonal, et si vous leur demandez de pisser dans une éprouvette pour leur chercher des noises dans les artères, ce sera à qui le fera le plus loin, chanteuse comprise, faut pas déconner, la parité n'est pas un vain mot sur la scène punk. Budz sont d'autant plus remontés qu'après avoir sévi dès les années 90 (un EP paru en 1993, il y a donc trente ans) et être tombés en catalepsie - le groupe, pas ses membres qui revendiquent chacun un nombre impressionnant de petits orchestres électriques à leur palmarès - pendant une paire de décennies, ils réviennent aux affaires plus remontés qu'un équipage de B-52 au-dessus de la Ruhr. Manifestement, quand on fait du hardcore depuis toujours, le temps n'est qu'un léger incident de parcours qui n'a guère d'incidence ni sur le physique ni sur le mental. Punk un jour, punk toujours, pour Budz, cette formule n'est qu'un vulgaire truisme.

BAD BAD SEED : Bad Bad Seed (LP, L'Autre Monde/Mass Productions/Disvlar Studio/La Sauce Aux Gravos)

On connaissait la mauvaise graine, les Briochains de Bad Bad Seed, adeptes du toujours plus, inventent le concept de mauvaise mauvaise graine, c'est dire si ce sont des carognes et des rosses les trois pestes. Ils n'ont pas choisi le loup-garou comme totem par hasard. Pas maussades pour deux pezh, Bad Bad Seed allongent un savant crossover de punk, de hardcore et de power rock'n'roll qui vous écarquillent la cervelle avec plus d'audace qu'un champion de MMA et moins de délicatesse qu'une masseuse thaïlandaise. Fiers descendants des quelques lignées de pirates et de corsaires, Bad Bad Seed, quand ils montent à l'abordage, ça n'est pas pour vous inviter à faire un petit 421 mais bien dans l'espoir de ne vous laisser que la peau sur les os, et encore, à condition que vous n'ayez pas le derme trop tatoué auquel cas, ils auraient sûrement les connexions pour la reforgeur au retour de course. On n'apprend pas à de vieux briscards comme eux à faire quartier ni à s'encombrer de prisonniers. On pille, on rançonne au cul du galion, on passe par-dessus bord s'il n'y a rien à tirer de ce qui nous tombe sous le sabre et on repart

pour d'autres aventures. C'est que Bad Bad Seed ne sont pas des alevins de l'année, leur petit numéro de barracudas du rock'n'roll extrême vient de loin, presque du fond des temps puisque, dans cet équipage, petit mais costaud, on trouve Gaëtan, chant et basse, ex flingueur des Mass Murderers et actuel canonnier de Capricörn, Jeff, guitariste des 22 Longs Riffs, et Mich, batteur de la Zone. Avouez que ça cause velu et que ça impressionne son monde, tant sur le papier que sur disque. Car tirer des plans sur la comète, c'est bien, surtout pour tracer sa route dans l'immensité océanique, mais passer à l'acte, c'est encore mieux, d'où cette première expédition au long cours sous forme de dix titres d'un punk rock'n'roll acariâtre comme un Breton privé de chouchen depuis plus de trois heures et aussi impitoyable qu'un flibustier en manque de liquidités. Bad Bad Seed, plutôt que de pratiquer la guerre de course à l'ancienne, à la voile, préfèrent vivre avec leur temps en ayant subrepticement équipé leur barcasse d'un Wärtsilä-Sulzer de croisière, 1 800 litres de cylindrée et plus de 100 000 chevaux, voilà de quoi coller la honte à Poséidon lui-même. Bad Bad Seed s'en foutent de toute façon, leur rock'n'roll renfrogné et culotté les met à l'abri des coups de trident hasardeux. On est mauvaise graine ou on ne l'est pas.

Sam SNITCHY : Talking talking (CD, Voodoo Rhythm Records)

Sam Snitchy, originaire de Berne, en Suisse, se présente comme un poète underground, un poète des égouts et du caniveau comme il aime à le préciser, mais un poète qui se pique également de musique puisqu'il se produit régulièrement sur scène depuis un quart de siècle. Jusqu'en 2022, il n'avait cependant jamais franchi le pas du studio, du moins sous ce nom, ayant fait paraître une paire d'albums sous le pseudonyme de Melker en 2017/2018. L'oubli fut réparé il y a deux ans avec un premier album, "Get me wrong", dont "Talking talking" est le digne successeur. Pour poète qu'il soit, Sam Snitchy, pour mettre ses textes en musique, a évidemment besoin de musiciens pour l'accompagner, lui-même se concentrant sur le chant. C'est à ce niveau là, celui du groupe, qu'on peut noter d'infimes différences entre les deux disques. Sur le premier, ils étaient trois à le soutenir, dont son alter-ego Marco Fuorigioco aux machines diverses et variées, synthés et boîte à rythmes. Il est toujours présent sur "Talking talking", ayant ajouté quelques options sur sa fiche de poste, orgue et basse, Bellinda Arrestequi, à la quatre cordes sur "Get me wrong", ayant repris sa liberté. Quant au batteur Tobi Highm, pleinement présent sur "Get me wrong", on ne le retrouve plus que sur quatre des onze titres de "Talking talking". À part ça, la musique de Sam Snitchy n'a guère bougé, il s'agit toujours d'un synth-punk à la Suicide, pour faire simple, même chant lancinant, mêmes boucles synthétiques répétitives et hypnotiques, c'est patent sur des morceaux comme "G tells shit" ou "Talking talking". La différence majeure tenant dans la basse qui apporte une rondeur certaine à la persistance robotique de la machinerie, qui tourne parfois à l'électro ("Good boy"), au krautrock ("Sue me") ou au pur punk ("Wasted", plus proche de l'Alan Vega de "Jukebox babe" pour le coup), bien que Sam Snitchy se défende de faire de la musique pour danser, ce que, de fait, elle n'est pas (encore que "Ass on my face"...), essentiellement à cause des textes du citoyen, de véritables poèmes, d'une longueur conséquente qui obligent donc l'auditeur à se concentrer sur son cerveau plutôt que sur ses paturons, on est bien loin de l'indigestion itérative des pauvres apophtegmes ressassés ad nauseam dans les musiques cybernétiques habituelles. Sam Snitchy, sous ses dehors de Droopy désabusé, est bien un poète punk, urbain et trash. Il a la gouaille et l'invective d'un vrai faubourien et la désinvolture d'un dandy nihiliste d'un autre âge perdu dans un monde cyber-punk, c'est dire s'il maîtrise l'art, pour ne pas dire l'artifice, du paradoxe.

Die VRÄCKS : Sticky spanky affairs (LP, Blasting Dead Records/ Disjonctors Records/Maloka/Ronce Records/Mass Productions/ Bourre Pif Records/Equality Prod)

Pas fatigué Fred Skarface malgré ses longues années de service. Outre son groupe historique, il s'est lancé dans ce nouveau projet téméraire, Die Vracks, à des années lumière de ce à quoi il nous avait habitué jusque-là. Le groupe fait son apparition pendant le COVID, il fallait bien s'occuper utilement puisque ce salopard de Macron nous avait tous jugé inutiles, l'hôpital qui se fout de la charité. Un premier album paraît en 2021 suivi de trois EP en 2022 et 2023. "Sticky spanky affairs", officiellement le deuxième album de Die Vracks, reprend en fait les neuf titres des EP augmentés de trois inédits. Le disque est pressé sur un vinyl jaune pipi, ce qui peut surprendre, il a dû y avoir des fuites intempestives car, si l'on en juge d'après la pochette, où une main volontaire empoigne allègrement un service trois pièces fort turgescent sous un jean déjà déboutonné, on aurait

pu s'attendre à un beau vinyl blanc sperme, mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut, certaines contraintes physiologiques font parfois évoluer les priorités des émissions de fluides corporels. Die Vracks c'est du punk assez proche des origines, 77 pour ne pas le nommer, partouzzant avec un power-rock'n'roll couillu et testostéroné, les textes, en anglais, étant à l'avenant, situant l'action nettement sous la ceinture avec une touche d'ironie qui dédramatise aussitôt la situation ("Pussy disaster", "Use my sex"). J'imagine que certains coincés du cul les trouveraient suffisamment orduriers pour s'en offusquer, personnellement, je les trouve d'un second degré plutôt jouissif. Die Vracks c'est de l'amour, du vrai, avec un grand A... avec du poil autour, enfin, en principe, on ne peut pas exclure le cas de l'épilation totale chez d'aucunes, ou d'aucuns, ça marche aussi dans ce sens là. Die Vracks, c'est sex, sex and rock'n'roll, on a connu plus ennuyeux comme programme. Après, il faut tenir la distance, pour l'instant, ça ne donne pas l'impression de mollir.

BREIZH DISORDER VOL 12 (CD, Mass Productions - www.massprod.com/)

Déjà un quart de siècle que Mass Productions dresse un état des lieux quasi exhaustif du punk et du rock'n'roll en Bretagne grâce aux compilations "Breizh Disorder", ce qui devient un sacré challenge. Pour autant, à force de ratisser dans tous les ports, au fond de tous les rades, sous tous les dolmens, la source n'étant pas non plus intarissable, malgré la proximité relative d'une Fontaine de Jouvence en forêt de Brocéliande, il est clair que la périodicité des sorties devient moins soutenue. Ainsi ce volume 12 paraît-il quatre ans après le précédent qui lui-même avait également germé quatre ans après le volume 10. N'empêche, le travail de collecte de matériel force le respect. D'autant que ce volume 12 porte mal son quantième, c'est en fait le treizième volume puisque, au milieu de la série, il y avait eu une "Édition spéciale" non numérotée, et même plus si l'on veut chipoter puisque certains volumes précédents furent doubles - pour trois d'entre eux, voire même quatre si l'on prend en compte les pressages vinyl, je sais, c'est un peu labyrinthique, mon conseil, chopez-les tous, ce sera plus facile pour la nomenclature. Si l'on rajoute à ça la piqûre de rappel concernant l'article un du cahier des charges qui stipulait qu'un groupe ne pouvait pas apparaître deux fois dans le cycle, je vous laisse imaginer le côté épaustrouillant de l'ouvrage. Personnellement, il y a longtemps que j'ai arrêté de compter combien de groupes se sont retrouvés compilés par Mass Prod, disons que, à la louche, au doigt mouillé et selon l'âge du capitaine, on doit bien tourner dans les trois cents. Ce ne sont plus les premiers soins que Mass Prod prodigue au punk breton, c'est carrément une césarienne suivie direct d'échanges standards multiples. Certains collectionnent les timbres ou les boules à neige, Mass Prod collectionne les groupes. C'est sûr que ça prend de la place, c'est un peu bruyant, ça coûte cher en binouzes, mais au moins on est certain de ne pas finir dans la solitude quand l'heure sera venue d'intégrer l'Ehpad des Trois Menhirs de Plougastel ou celui des Quatre Mouettes de Landerneau. Et puis entre-temps, même pour les moins Bretons d'entre nous, on se sera toujours payé quelques belles heures de bon punk élevé au chouchen et patiné au granit rose. Donc, si vous ne m'avez pas perdu dans ma petite tentative de résolution d'équation du premier degré (le chouchen, c'est du 15°) à une inconnue (le punk est-il soluble dans la marée noire ?), vous aurez déduit par vous-même que ce nouveau tome ne nous gratifie que de groupes fraîchement émoulus de l'université du triskell. Ils sont vingt-sept postulants à avoir été retenus. Et parmi eux peu étaient déjà connus de mes services. Citons Bad Bad Seed (voir chronique de leur album ci-contre), du rock'n'roll teigneux comme un irréductible Gaulois, la Raymonde, du folk-punk conscient, comme on dit, Buzz Off, du hangar-rock, comme ils disent eux, le garage n'étant plus assez grand, KréKéKéKexKoaxKoax, le pire cauchemar de tout animateur radio normalement membré côté langue, qui n'est donc pas censé bafouiller au micro, sauf que là, c'est plantade assurée au moins une fois sur deux, de l'electro-punk avec supplément de cuivre et de baloche - euh, je ne parle pas de celles qui, usuellement, vont par paires, d'autant qu'il y a au moins une gente damoiselle dans ce collectif, mais du pendant, oups, masculin du genre qui fait habituellement les belles heures des samedis soirs les plus glauques de la province profonde. Ça fait peu au final, mais voyons le bon côté de la chose, le reste reste à découvrir, c'est le principe de l'exercice, et, dans certains cas, ça frise l'extase qui a dû étreindre Christophe Colomb la première fois qu'il a vu des Indiens à poil le recevant quasiment comme un dieu. J'exagère un peu, mais c'est pour soigner l'effet dramatique de mon propos. De toute façon, je ne vais pas vous faire la retape exhaustive de tous ces groupes, sachez juste que, globalement, ce nouvel opus revient aux fondamentaux, à savoir le

punk, le punk et le punk. Si, sur certains volumes précédents, les écoutes avaient pu s'ouvrir sur le métal ou le ska, rien de tel ici. Bien sûr, c'est du punk dans toute sa diversité, aucun risque de s'ennuyer en ayant l'impression d'écouter le même titre répété sans fin, on explore tous les recoins de la maison punk, de la cave au grenier, de la grange aux gogues au fond du jardin. Quand on passera chez le notaire pour signer la promesse de vente, on saura où l'on pose les fesses. Autre constante de la série, le design, cette fois signé Justine Tatouages, le dessin de la pochette, format CD, étant judicieusement repris en plus imposant sur le poster qui tient lieu de livret, avec la photo de tous les groupes, mais sans mention de leur ville d'origine, une bonne habitude prise sur les volumes précédents mais pas ici, dommage. En même temps, voilà un angle d'attaque parfait pour mon petit côté tatillon, je ne pouvais quand même décevoir pas dire QUE du bien de la chose, même si ça me démangeait, je ne suis pas un Bisounours nom d'un petit korrigan.



La \$AGA des \$HERIFF par les \$HERIFF (Livre, Kicking)

Après les récents bouquins consacrés aux Burning Heads et aux Thugs, ce sont cette fois les \$heriff qui nous racontent leur histoire. Si le livre sur les Thugs était une biographie, écrite par Patrick Foulhoux, celui sur les Burning Heads était une histoire orale, c'est-à-dire uniquement constituée d'extraits d'interviews, sans aucun rédactionnel ajouté. C'est ce format d'histoire orale qu'ont également choisi Jean-Noël Levavasseur, journaliste rock confirmé ("Abus Dangereux", "Rock Hardi" ou "Punkulture" entre autres), et Stéphane Cupillard, actuel manager du groupe et patron du label Kicking qui fait paraître cette somme. Le principe de l'histoire orale est simple, on fait parler les intervenants et on retranscrit leurs propos, ce qui nécessite, évidemment, de nombreuses heures d'interviews, et des interviews multiples, ne serait-ce que pour affiner les choses ou répondre ou compléter les interventions des autres interviewés. Si, pour les Burning Heads, les auteurs, Guillaume Gwardath et Sam Guillerand, avaient ratissé très très large au niveau des intervenants, certains n'ayant eu affaire au groupe que par la bande pour l'avoir côtoyé occasionnellement, pour les \$heriff, Jean-Noël Levavasseur et Stéphane Cupillard ont opté pour un concept diamétralement opposé, à savoir ne faire parler que les membres du groupe et personne d'autre. Certes, on trouve bien deux très courts paragraphes signés Euthanasie Juliette, l'une de leurs premières manageuses, qui raconte l'une de ses premières rencontres avec le gang au cours d'une virée entre Angers et la Bretagne, dans les années 80, et Stéphane Cupillard lui-même qui revient sur la genèse de son engagement auprès du groupe à partir de sa reformation en 2014, mais ce sont justement des textes écrits par leurs auteurs, pas des extraits d'interviews, et les deux réunis ne prennent qu'à peine plus d'une demi-douzaine de pages sur les plus de 320 du bouquin. Pour le reste, ce ne sont donc que les \$heriff, rien que les \$heriff, tous les \$heriff qui parlent. Tous ? Hélas non ! Il en manque un. Non pas qu'il ait décidé de faire de la résistance face à l'envahisseur journalistique, c'est juste que Fred, le guitariste emblématique des années 80 et 90, est décédé le 6 octobre 2020, avant le lancement de ce projet. Mais les neuf autres musiciens, dont Olivier, chanteur depuis les débuts jusqu'à aujourd'hui, et Manu, batteur à l'origine devenu bassiste depuis le redémarrage de 2014, ont répondu présent. Tous deux

sont parmi les plus diserts, avec Michel, le bassiste originel jusqu'à la séparation de 1999, ce qui est un peu normal puisque tous trois étaient là au départ de l'aventure et qu'ils ont donc beaucoup de choses à raconter. Avec beaucoup de franchise, quitte à déplaire à certains le cas échéant. Et c'est cette franchise qui fait tout le sel du bouquin qu'on lit en ayant vraiment l'impression d'avoir soi-même fait partie de l'aventure, fut-ce par procuration, ce qui peut être en partie vrai notamment pour ceux qui, comme moi, les suivent depuis toujours, ayant tous les disques et les ayant vus en concert moult fois. J'avais même interviewé un Michel plutôt cool à l'occasion d'un passage du groupe à Paris, quelque part du côté de la fin des années 80 ou du tout début des années 90, la mémoire vive me fait défaut après tant de décennies. L'histoire des \$heriff ressemble à celle de 99% des groupes à travers le monde, un rassemblement d'amis de jeunesse - c'est le cas d'Olivier et Manu qui jouaient déjà ensemble dans Vonn, le groupe ayant précédé les \$heriff, avec Alex, frère d'Olivier, et Phil, qui deviendra le premier guitariste des \$heriff - qui décident que le rock'n'roll sera désormais leur aventure personnelle. Rock'n'roll hein, pas punk, les \$heriff ne s'étant jamais revendiqués comme tel, fast rock'n'roll pour un groupe qui se retrouve vite coincé entre OTH, les "grands frères" montpelliérains, et les Ramones, les faux frères adoptifs new yorkais, une image qui va longtemps leur coller au Perfecto mais qu'ils ne dénigrent ni ne regrettent à aucun moment. Une fois le groupe formé, c'est le parcours classique, semé de galères mais aussi de souvenirs d'anthologie. Les souvenirs, justement, une notion très fluctuante. À un moment, Olivier le souligne de manière très pertinente à propos d'une démo de Vonn dont il pensait n'avoir jamais enregistré le chant alors que si, il l'avait fait, comme le prouve le disque paru en 2018 regroupant ces enregistrements primitifs, enregistrements qui, eux, n'ont pas été tripatouillés par l'Intelligence Artificielle, les \$heriff ne sont ni les Beatles ni les Rolling Stones, ils sont au-dessus de ces contingences basement matérielles. Donc oui, les souvenirs c'est bien, c'est censé être de la première main, ce que les gonzes ont vécu en vrai, sauf qu'il y a des paramètres qu'on ne maîtrise pas, des impondérables, comme l'âge et le temps, qui passent, qui passent, et pas toujours à la même vitesse pour tout le monde (parlez-en à Einstein la prochaine fois que vous le croiserez s'il n'est pas occupé à tirer à langue à un paparazzi), comme l'alcool et la dope, pas ce qu'on fait de mieux pour l'entretien des neurones, ni du reste de la carcasse, et encore moins de la mémoire qui peut vite devenir intermittente, sans les avantages pécuniaires de celle du spectacle, un comble pour un musicien. Conséquence de tout ce pataqués temporel et matériel, on se retrouve vite avec des blancs dans les vestiges mémoriels, voire des trous noirs, au point que, d'un témoin à l'autre, on peut se retrouver avec des versions différentes, parfois même contradictoires, d'un même événement, mais c'est aussi ce qui fait le charme du bouquin, ces divergences étant justement remises en perspective grâce aux interviews multiples destinées à réparer ces petites crevaisons intellectuelles. Un peu comme un puzzle littéraire ou un escape game cognitif. Tout ça rend le bouquin très vivant, très humain, ce qu'a toujours été le groupe, du moins vu de l'extérieur, et ne fait que renforcer le respect et l'admiration qu'on peut lui vouer, encore aujourd'hui. Je ne les ai pas revus sur scène depuis leur reformation, mais leur album de 2021, "Grand bombardement tardif", m'a filé les mêmes frissons que "Pan", "3, 2, 1... Zéro !" ou "Soleil de plomb"... que tous leurs albums précédents en fait, soyons fous. Les \$heriff, l'un des grands groupes français de tous les temps ? Pour sûr Bill, et le premier qui dit le contraire, je lui dessine une belle étoile sur le cœur avec les six petites copines de Mr Colt. On ne va quand même pas se laisser emmerder par quelques pieds-tendres mal dégrossis. Pour l'heure, personne n'a encore réussi à désarmer les \$heriff, une mauvaise nouvelle pour les apprentis hors-la-loi du rythme binaire qui voudraient faire régner leur loi dans la grande-rue.

The BOLLOCK BROTHERS : Studio 21 London sessions (CD, Charly - www.charly.co.uk)

Marrant ça, j'aurais cru les Bollock Brothers morts, enterrés et entrés au panthéon du punk anglais par la grande porte. J'ai cru un instant qu'il n'en était rien en découvrant ce "nouveau" album jusqu'à ce que je me rende compte qu'il s'agit d'une réédition d'un disque paru initialement il y a quarante ans. Ouf, voilà qui me rassure quant à ce qu'il reste de ma santé mentale. Tout au long de leur carrière, les Bollock Brothers, qui ont toujours trimbalé une peu flatteuse réputation d'arriérés mentaux, considération toute fictive ça va sans dire, se sont largement répandus en reprises hétéroclites. En 1983, ils sont même allés jusqu'à se fendre d'une révision électro de l'intégralité de l'album "Never mind the bollocks" des Sex Pistols, disque dont le titre n'est sûrement pas étranger au nom même du

groupe. Avec "Studio 21 London sessions", un faux nouvel album donc, réédition de "77 '78 '79" paru à l'origine en 1985 et déjà réédité en CD en 2001, les Bollock Brothers nous offrent leur syndical album de reprises, aboutissement d'un exercice de style jusqu'alors éparpillé au fil de leur discographie. En huit titres, les Bollock Brothers parcourent un spectre musical allant du glam-rock d'Alex Harvey ("Midnight Moses") ou de Gary Glitter ("Rock & roll") au punk des Sex Pistols (décidément, "Did you no wrong", "Satellite"), en passant par la pop sixties des Who ("Can't explain") ou des Beatles ("Day tripper") et le surf instrumental des Surfaris ("Wipe out"), du classique, du cousu main, du solide, avec, paraît-il, quelques invités de marque, même si personne ne sait précisément qui ils sont. Le seul nom qui circule avec insistance est celui de Billy Idol sur "Can't explain". En revanche, bien qu'on ait souvent prétendu que les Sex Pistols eux-mêmes jouent sur le disque, il s'agit là d'une pure affabulation. De toute façon, les personnalités incriminées ont dû se reconnaître depuis longtemps. Comme charité bien ordonnée commence toujours par soi-même et qu'une exception confirme toujours la règle, Jock McDonald va même jusqu'à se fendre d'un original, "Count Dracula (where's ya troosers)". Globalement, on a connu les Bollock Brothers plus dézingués que sur ce disque, presque sage par rapport à d'autres, mais force est de reconnaître que ça reste efficace même si pas très enflammé. Peut-être pas le meilleur disque des Bollock Brothers mais quand même bien sympathique, sans parler du mystère qui l'entoure quant à sa conception. On pourra juste regretter le changement de titre et de pochette qui peut induire l'acheteur en erreur en lui faisant croire, s'il n'est pas suffisamment attentif, qu'il s'agit d'une "nouveauité". Ce qui, en soi, après tout, peut aussi passer pour une attitude punk.

ARGENT ARDENT : Attention !!! (CD, Milano Records)

Le maître mot ? Urgence ! Dans tous les sens du terme, musical puisque Argent Ardent s'adonne à un punk 77 proche des racines, comprendre surtout américaines, new yorkaises même, et ramonesques pour être le plus précis possible, discographique vu que "Attention !!!" est le quatrième album du groupe en cinq ans. Plus stakhanoviste et régulier, pour l'instant, pas facile de trouver. Sans parler d'une certaine stabilité dans la formation, les quatre membres actuels ayant enregistré les trois derniers albums. Ajoutez à ça le fait qu'Argent Ardent sort ses disques sur Milano Records, label dirigé par Grégoire Garrigues, le guitariste, et qu'il n'enregistre que des originaux, quatorze de moyenne par disque pour une durée médiane de deux minutes, on ne peut pas dire que, pour punk que soit tout ce petit monde, il y ait de la révolution dans l'air. Ce qui explique aussi au demeurant cette volonté farouche de s'auto-produire, le sus-dit Grégoire enregistrant et mixant le tout d'une main habile et d'une oreille éprouvée. En effet, il y a gros à parier que, si Argent Ardent avait tenté d'entrouvrir la porte d'une vraie maison de disques, avec son lot de personnel en surnombre, le groupe aurait sûrement été congédié depuis longtemps pour faute grave, celle de ne pas vendre assez de disques pour subvenir aux besoins artificiels d'une entreprise qui fait passer le libéralisme économique avant les préoccupations artistiques. N'ayant ni attaches ni entraves, Argent Ardent peut barboter avec insouciance dans un punk-rock bon enfant qui fait des deux accords dogmatiques un principe constitutionnel, au même titre que le rythme binaire et la mélodie piquante, sur fond de philosophie du quotidien et d'idiome du réel, même si la poésie n'est pas absente de textes qui dénotent une vraie science littéraire. S'il existait un Goncourt du punk-rock, les musiciens d'Argent Ardent pourraient bien avoir leurs ronds de serviette chez Drouant, un chouia plus sélect que le kebab du coin de la rue n'est-il pas ? Argent Ardent n'ont rien inventé, mais au moins ont-ils magistralement intégré les réflexes conditionnés du punk pour nous offrir des disques d'une simplicité biblique, donc, partant, d'une saveur aussi intraitable qu'une madeleine de Dee Dee Proust ou de Léonie Matlock. Argent Ardent n'est définitivement pas un groupe de malotrus, plutôt de gentlemen, si on ne touche pas là à l'essentiel...

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

BANDE

Organisation sociale qui implique une certaine idée de cohésion, d'esprit de corps et de volonté de faire bloc face à cette chienne de vie. Dans cette acception, le mot bande vient du germanique bandwa, qui signifie étendard. C'est que nos voisins teutons s'y entendent pour ce qui est de se regrouper derrière un drapeau pour faire route vers des terres à conquérir. Ils nous l'ont maintes fois prouvé au fil de l'histoire, même s'ils se sont un peu calmés ces dernières décennies,

on ne s'en plaindra pas.

Il est vrai que, à l'origine, la notion de bande véhicule une forte connotation militaire et conquérante. Durant la Guerre de Cent Ans, on parlait volontiers de bandes de routiers pour désigner les mercenaires licenciés durant les périodes de paix, donc désœuvrés, sans argent (les ASSÉDIC n'existaient pas encore, c'est ballot), et qui trouvaient plus simple de vivre sur le pays, en pillant et violant sans vergogne, plutôt que de rentrer chez Bobonne sans un fifrelin pour faire bouillir la marmite. On peut les comprendre, ça n'est jamais facile d'avouer à sa chère et tendre qu'on a fait la guerre pour rien, surtout quand elle vous attend avec le rouleau à pâtisserie dans les pognes, ce que même le plus brutal des reîtres ne souhaiterait affronter pour rien au monde. Par extension, une bande désigne aujourd'hui une réunion quelconque d'individus, rassemblés par affinités dans un but commun, une bande d'amis, une bande mafieuse, une bande de racailles de banlieue, une bande de zouaves. Il est assez drôle de noter que la notion de bande implique souvent une vie nocturne plutôt active, comme si la journée était moins propice à se rassembler, sauf pour défiler entre République et Nation derrière slogans et banderoles divers, encore que, dans ce cas, on ne parle pas tellement de bande de manifestants mais plutôt de groupe ou de troupe, une sémantique très militaire pour des rassemblements qui, la plupart du temps, se veulent pacifiques, un beau paradoxe. Apéro ou concert pour une bande de potes, cambriolage pour une bande de malfaiteurs, baston contre la bande de racailles d'un autre quartier de la ville pour une bande de kaïra, innocentes pitreries type feux de poubelles ou concours de tags pour une bande d'excentriques, autant de petites affaires qui peuvent occuper les noctambules les plus insomniaques. Comme si la nuit, selon le proverbe, portait vraiment conseil et était une source d'inspiration sans égale, même éveillé.

Dans le domaine animalier, ne parle-t-on pas également d'une bande de loups ? Des animaux qui, souvent, préfèrent œuvrer la nuit, on y revient. D'où, par analogie, le nom de loups qu'on donne aussi à certaines bandes humaines animées de vellétés rarement pacifiques, pirates, maraudeurs, pillards, commandos, politiciens. En conséquence, le mot bande véhiculant de fortes références négatives et péjoratives, il semble logique qu'il soit associé à une injure assez commune quand elle s'adresse à un collectif : bande de cons, bande de salopards, bande de nazes. Une injure à manier néanmoins avec discernement. En effet, s'adressant à un groupe, mieux vaut prendre ses précautions et être soi-même en équipe avant de la balancer, histoire d'avoir un minimum de répondant face à la réaction qu'elle ne manquera pas de susciter, ou alors courir très vite, option EPO. Et de revenir dès lors à la connotation militaire des origines qui implique quasi systématiquement affrontement quand deux bandes se rencontrent. Il y a encore du boulot pour l'ONU.

Signalons pour finir qu'il existe une exception à l'idée de groupe quand on évoque une bande. En effet, si l'on se fie à l'expression "faire bande à part", on peut constituer une bande même si l'on est seul dès qu'on décide de se tenir à l'écart du clan sans vouloir s'y mêler. N'y a-t-il pas là une certaine ironie linguistique ? Renaud ne s'y était pas trompé en son temps avec sa chanson "Je suis une bande de jeunes" (album "Laisse béton" en 1977) :

"Je suis une bande de jeunes

À moi tout seul

Je suis une bande de jeunes

Je me fends la gueule"

Quand je vous disais qu'on se marre plus en bande, même en solitaire façon stand-up.

